

l'étoile



Mars 1983
CXXXIII
Numéro 3

GM
M205.5
E85FR
v.133
1983

L'Étoile

Publication de
l'Église de Jésus-Christ des
Saints des Derniers Jours

Mars 1983
CXXXIII
Numéro 3

Première Présidence: Spencer W. Kimball, Marion G. Romney, Gordon B. Hinckley.

Collège des Douze: Ezra Taft Benson, Mark E. Petersen, LeGrand Richards, Howard W. Hunter, Thomas S. Monson, Boyd K. Packer, Marvin J. Ashton, Bruce R. McConkie, L. Tom Perry, David B. Haight, James E. Faust, Neal A. Maxwell.

Consultants: M. Russell Ballard, Loren C. Dunn, Rex D. Pinegar, Charles Didier, George P. Lee, F. Enzo Busche.

Rédacteur en chef: M. Russell Ballard – **Rédacteur gérant:** Larry A. Hiller –

Rédacteur adjoint: David Mitchell – **Pages des enfants:** Bonnie Saunders –

Mise en page et illustration: Roger B. Gylling – **Production:** Norman Price.

Responsable des traductions: Christiane Lebon, Service des Traductions, Rue des Épinettes Bâtiment 10, F-77200 Torcy. Tél. 0060636. Poste 227.

Responsable des nouvelles locales: Georg Boltoukhine, 43 Rue de la Préfecture, F-72000 Le Mans. Tél. (43) 289948.

TABLE DES MATIÈRES

Message de la Première Présidence, l'Évangile de repentance, <i>Spencer W. Kimball</i>	1
Le petit mouton en pâte à modeler, <i>Russell Osmond</i>	8
La formule qui sauva notre couple, <i>Judith Long</i>	10
Questions et réponses	14
Entretien avec la présidence générale de la Société de Secours	18
Honore ton père et ta mère, <i>Hugh W. Pinnock</i>	24
Vie mormone	27
Le rêve de Cody, <i>Richard M. Romney</i>	28
Goûter la douceur de servir, <i>Janet Thomas</i>	32
Ne craignez pas d'être mis «à part», <i>William Grant Bangerter</i>	35

POUR LES ENFANTS

D'ami à ami – Barbara B. Smith, présidente générale de la Société de Secours	1
Trophy, <i>Betty Lou Mell</i>	4
Reflets imparfaits, <i>Roberta L. Fairall</i>	8

Abonnements pour l'année civile:

Pour les abonnements, réclamations, changements d'adresse, veuillez vous adresser au représentant local de L'Étoile.

(à souscrire par l'intermédiaire des paroisses/branches):

45,- FF à envoyer par chèque libellé à l'ordre de Deseret Distribution.

408,- FB à CREDIT GENERAL, compte N° 191-0318681-02, Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.

18,- FS à Société de Banque Suisse, compte N° C-8-101-316-0, Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours. 600 FP.

USA: \$ 10.00 (surface mail); Canada: Can. \$ 9.00.

© by the Corporation of the President of The Church of Jesus Christ of Latter-day Saints.
Tous droits réservés.

Deseret Distribution, Rue des Épinettes Bâtiment 10, F-77200 Torcy.
Tél. 16 (6) 0060636.

L'ÉVANGILE DE LA REPENTANCE

par le président Spencer W. Kimball



Nous sommes si reconnaissants que notre Père céleste nous ait accordé la bénédiction de l'Évangile de la repentance qui se trouve au centre de tout le plan de l'Évangile. La repentance, c'est la loi de la progression que nous donna le Seigneur, son principe de développe-

ment et son plan pour avoir le bonheur. Nous sommes profondément reconnaissants d'avoir cette promesse précise de sa part : s'il y a eu péché et faute, ces derniers peuvent être suivis d'une repentance sincère et suffisante, récompensée à son tour par le pardon.

«Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos» (Matthieu 11:28).

La repentance a cela de splendide que les Écritures sont aussi pleines de promesses formelles de pardon de la part du Seigneur que de ses commandements de nous repentir, de changer de façon de vivre et de vivre en parfaite conformité avec ses enseignements merveilleux.

Dieu est bon. Il est désireux de pardonner. Il veut que nous nous perfectionnions et que nous nous contrôlions. Il veut que ni Satan ni d'autres puissent contrôler notre vie. Nous devons apprendre que le fait de garder les commandements de notre Père céleste représente le seul moyen de nous contrôler entièrement, la seule façon de trouver la joie, la vérité et un accomplissement dans cette vie et dans l'éternité.

Ainsi, le Seigneur nous a dit à nous à qui ces vérités ont été à nouveau données dans cette dernière dispensation: «Ne parlez que de repentance à cette génération; gardez mes commandements, contribuez à promouvoir mon œuvre selon mes commandements» (D. & A. 6:9). «C'est pourquoi vous êtes appelés à crier repentance à ce peuple» (D. & A. 18:14). Et le Seigneur donna ses instructions aux dirigeants lorsque les premiers saints se rendirent au Missouri:

«Qu'ils prêchent en chemin, rendent témoignage de la vérité en tous lieux et exhortent les riches, les grands et les petits, et les pauvres à se repentir.

«Et qu'ils établissent des églises (branches), selon que les habitants de la terre se repentiront» (D. & A. 58:47, 48).

Aujourd'hui, nous devons nous repentir. C'est aujourd'hui que chacun de nous doit étudier soigneusement sa situation et changer de vie si nécessaire.

Lorsque nous faisons des erreurs, nous devons nous repentir. Nous devons avoir un témoignage personnel de ce principe qui nous vaut le pardon. Chacun de nous doit comprendre que la repentance peut s'appliquer correctement à sa vie ainsi qu'à celle des autres. L'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours a donc pour mission d'appeler

La repentance, c'est la loi de la progression que nous donna le Seigneur, son principe de développement et son plan pour avoir le bonheur.

partout les gens à se repentir afin qu'ils puissent connaître la joie de vivre l'Évangile. Il faut crier repentance à toutes nations, tribus, langues et peuples.

Nous ne nous excusons pas d'élever la voix devant un monde qui mûrit dans le péché. L'adversaire est subtil. Il est rusé. Il sait qu'il ne peut pousser des hommes et des femmes bons à commettre immédiatement des erreurs majeures; il agit donc sournoisement, murmurant des demi-vérités jusqu'au moment où les captifs qu'il voulait le suivent.

Parce que nous continuons à commettre aujourd'hui les anciens péchés, le Seigneur a déclaré de nouveau:

«Tu ne tueras point. . .

«Tu ne déroberas point. . .

«Tu ne mentiras point. . .

«Tu ne commettras point d'adultère. . .

«Tu ne médieras pas de ton prochain. . .

«Si tu m'aimes, tu me serviras et garderas tous mes commandements.

«Et voici, tu te souviendras des pauvres et tu consacreras à leur entretien. . . cette partie de tes biens que tu as à leur donner. . .

«De plus, tu ne seras pas orgueilleux dans ton cœur. . .

«Tu ne seras pas paresseux. . .

«Vous vivrez ensemble, vous aimant les uns les autres. . .

«Tu prendras ce que tu as reçu, qui t'a été donné comme loi dans mes Écritures, pour être ma loi pour gouverner mon Église.

«Celui qui se conforme à cela sera sauvé, et celui qui ne s'y conforme pas sera damné s'il persévère dans cette voie» (D. & A. 42:18-60).

Les péchés sexuels font partie des péchés les plus graves de notre génération. Il est tragique que les films, la télévision, la musique populaire, les livres et les revues semblent tous peindre sous de belles couleurs les perversions sexuelles. Ils semblent prêcher que *rien n'est saint*, même pas les vœux du mariage. La femme lascive est l'héroïne et voit sa conduite justifiée; le héros libidineux est représenté comme étant incapable de mal agir. Cela nous rappelle ce qu'a dit Ésaïe: «Malheur à ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal» (Ésaïe 5:20).

Les enseignements de base de notre Père céleste sont les mêmes hier, aujourd'hui et éternellement. Même si le monde fait beaucoup de mal, l'Église du Seigneur ne peut pas modifier les enseignements du Maître et ne le fera pas.

Comme nous sommes reconnaissants que notre Père céleste nous ait fait don de la repentance. Comme c'est triste si nous

n'admettons pas que chaque jour, il est temps que nous procédions aux améliorations nécessaires: «Mais malheur à celui à qui la loi est donnée, oui, qui a tous les commandements de Dieu, comme nous, et qui les transgresse, et qui prodigue les jours de son épreuve, car son état est terrible!» (2 Néph 9:27).

Lorsque le processus de la repentance se met en œuvre, il doit y avoir une prise de conscience profonde de la culpabilité; alors l'intelligence, l'esprit et parfois même le corps peuvent souffrir de cette prise de conscience de la culpabilité. Pour vivre en paix avec eux-mêmes, les transgresseurs doivent adopter un choix ou un autre. L'un d'eux, c'est de s'endurcir la conscience ou d'endormir la sensibilité par des tranquillisants mentaux afin de continuer à transgresser. Ceux qui adoptent ce choix finissent par s'endurcir et par perdre le désir de se repentir. L'autre choix, c'est de permettre aux remords de nous conduire au chagrin complet, puis à la repentance et en fin de compte au pardon.

N'oubliez pas ceci: le pardon ne peut jamais se produire sans repentance. Et la repentance ne peut jamais naître sans que nous ayons été complètement honnêtes ni avant que nous ayons admis nos actes sans les excuser ni les expliquer par de fausses raisons. Nous devons reconnaître avoir péché sans minimiser le moins du monde l'offense ni trouver de fausses raisons à sa gravité. Nous devons admettre que le péché est aussi grave qu'il l'est et ne pas le minimiser. Les gens qui décident d'affronter le problème et de transformer leur vie peuvent trouver d'abord que la repentance est la route la plus difficile, mais une fois qu'ils en auront goûté les fruits, ils la trouveront infiniment plus désirable.

Voici ce qu'écrivit l'apôtre Paul: «En effet, la tristesse selon Dieu produit une repentance à salut» (2 Corinthiens 7:10). Une fois que nous aurons compris que nous nous sommes fait du mal, que nous en avons fait aux autres et que nous en sommes profondément désolés, nous sommes prêts à entamer le processus qui nous libérera des effets du péché. L'étape suivante du processus de la repentance, c'est l'abandon du péché. Le Seigneur révéla ceci au prophète Joseph Smith: «C'est à cela que vous saurez si un homme se repent de ses péchés: Voici il les confessera et les délaissera» (D. & A. 58:43). Et le Maître dit à la femme adultère: «Va, et ne pèche plus» (Jean 8:11).

La prière est importante au cours de tout le processus de la repentance mais elle est maintenant vitale. Dans l'abandon du péché, il faut souvent abandonner des personnes, des lieux, des objets et des situations associés à la transgression. C'est fondamental. Substituer un bon milieu à un mauvais peut édifier un barrage entre la personne qui se repent et son ancien péché.

L'étape suivante, l'aveu du péché, est un aspect très important de la repentance. Nous devons nous avouer nos péchés et entamer sérieusement le processus de la repentance. Nous devons également confesser nos péchés à notre Père céleste. Il faut aussi confesser des péchés particulièrement graves comme les péchés sexuels à l'évêque.

Nous entamons le processus de la repentance en nous adressant au Seigneur en de «ferventes prières» comme le fit Énos. Et puis s'il le faut, nous allons trouver l'évêque. Le Seigneur possède un plan logique et ordonné pour nous valoir des bénédictions dans cette loi de la

progression et du développement, la loi de la repentance. Tout membre de l'Église a un évêque ou un président de branche qui de par son ordination à la prêtrise ou son appel est «juge en Israël». En ce qui concerne ces problèmes, l'évêque est notre meilleur ami sur terre. C'est lui qui travaille avec l'Esprit du Seigneur pour nous valoir des bénédictions, et tout reste confidentiel.

Après l'étape du regret du péché, de son abandon et de sa confession, vient le grand principe de la restitution. On essaie de rétablir dans la mesure du possible ce qui avait été endommagé. Celui qui a volé rend ce qui a été volé. Celui qui a fait du mal par des mensonges ou des méchancetés, fait tout son possible pour établir la vérité.

Une des raisons pour lesquelles le meurtre est si grave, c'est peut-être parce qu'une fois une vie ôtée, le meurtrier ne peut la redonner. Une restitution complè-

Dans l'abandon du péché, il faut souvent abandonner des personnes, des lieux, des objets et des situations associés à la transgression.

te n'est plus possible. De même, il n'est plus possible de redonner la vertu dérobée. Mais la personne qui se repent vraiment effectuera une restitution aussi pleinement qu'elle le pourra. Le prophète

te Ésaïe enseigna ceci: «S'il restitue ce qu'il a ravi, s'il suit les préceptes qui donnent la vie, sans commettre l'iniquité, il vivra» (Ézéchiel 33:15).

La dernière étape est vitale: faire la volonté du Père. Le Seigneur informa le prophète Joseph Smith dans les derniers jours:

«Moi, le Seigneur, je ne puis considérer le péché avec le moindre degré d'indulgence;

«Néanmoins, celui qui se repent et obéit aux commandements du Seigneur sera pardonné» (D. & A. 1:31-32).

La promesse du Seigneur est sûre: «Si tu veux faire le bien, oui, et rester fidèle jusqu'à la fin, tu seras sauvé dans le royaume de Dieu» (D. & A. 6:13).

Si l'on cherche à vivre de façon absolument conforme aux enseignements de notre Père céleste, cette vie pleine de bonnes œuvres est la preuve de la repentance. Le Seigneur a dit justement:

«Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figes sur des chardons?...

«Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre porter de bons fruits...»

«C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez» (Matthieu 7:16,18,20).

Si nécessaire, nous cherchons à transformer totalement nos pensées, nos idéaux, nos règles de vie et nos actions pour pouvoir remplir cette tâche attribuée par le Sauveur: «Je voudrais que vous soyez parfaits, même comme moi, ou comme votre Père céleste est parfait» (3 Néph. 12:48). Cette étape exige que nous fassions tout notre possible. Si une personne omet de payer la dîme, si elle n'assiste pas aux réunions, ne respecte pas le sabbat, ne prie pas et néglige ses

autres responsabilités, elle ne se repent pas complètement. Comme nous, le Seigneur sait à quel point nous nous soumettons pleinement et suffisamment à ces aspects fondamentaux de la loi de la

Si nous nous sentons
découragés ou pas à la
hauteur, nous n'avons qu'à
nous tourner vers notre Père
céleste et lui demander de
l'aide. Il nous la donnera!

repentance qui est en réalité la loi de Dieu concernant la progression et l'accomplissement.

Cette transformation doit nous pousser à nous soucier davantage des autres jusqu'au point de vouloir que les autres jouissent des mêmes bénédictions que nous. En fait le Seigneur nous a dit avec amour que nos péchés nous sont plus facilement pardonnés lorsque nous lui amenons des âmes et lorsque nous faisons preuve de diligence pour témoigner au monde (voir D. & A. 84:61).

La repentance est une loi splendide et miséricordieuse. Au cours de l'histoire du monde, des millions d'enfants de notre Père céleste réussirent à mettre ce merveilleux principe en application, ce qui leur valut avantages et joie. Ne devons-nous pas aller et faire de même? Des millions de saints ont trouvé la paix par le repentir; ils ont mené une vie belle,

satisfaisante et enrichissante en se laissant guider par l'Évangile de repentance vers une amélioration personnelle et l'harmonie avec Dieu.

Mais si nous ne nous repentons pas, le Seigneur nous fait clairement savoir qu'il y aura de la discipline et le refus de bénédictions et d'avancement. Le Seigneur enseigne qu'il ne peut pardonner aux gens qui vivent dans le péché; il ne peut que les sauver des effets des péchés qu'ils ont abandonnés. Le Seigneur dit clairement: «Mon sang ne les purifiera point s'ils ne m'entendent point» (D. & A. 29:17). Dans ce cas, entendre signifie accepter ses enseignements et s'y soumettre.

«C'est pourquoi, enseignez-le à vos enfants, que tous les hommes de partout doivent se repentir, sinon ils ne peuvent nullement hériter du royaume de Dieu, car rien d'impur ne peut y demeurer ou demeurer en sa présence» (Moïse 6:57). Les avantages merveilleux et miraculeux de l'expiation du Sauveur ne peuvent nous valoir pleinement le salut à moins de repentance de notre part. Le Maître nous le fait savoir avec amour et pourtant franchement, avec des détails indubitablement clairs:

«C'est pourquoi, je te commande de te repentir – repens-toi de peur que... tes souffrances ne soient cruelles – et tu ne sais pas combien elles sont cruelles, tu ne sais pas combien elles sont extrêmes, oui, tu ne sais pas combien elles sont intolérables.

«Car voici, moi, Dieu, j'ai souffert cela pour tous afin qu'ils ne souffrent pas...

«Et ces souffrances m'ont fait trembler de douleur, moi Dieu, le plus grand de tous, et elles m'ont fait saigner à chaque pore, m'ont torturé à la fois le corps et l'esprit...

«Néanmoins, gloire soit au Père, j'ai bu à la coupe et j'ai terminé tout ce que j'avais préparé pour les enfants des hommes» (D. & A. 19:15–19).

Comme nous devrions être reconnaissants que le Seigneur ait terminé ses préparations. C'est maintenant à nous de terminer nos préparations pour nous, en prenant son pardon aimant, récompense qu'il désire passionnément accorder à ceux qui se repentent vraiment.

Si nous nous sentons découragés ou pas à la hauteur, nous n'avons qu'à nous tourner vers notre Père céleste et lui demander de l'aide. Il nous la donnera! C'est une promesse qu'il nous fit et qu'il ne rompra pas. Il y a donc toujours de l'espoir tant que l'Esprit fait des efforts avec nous. Mais si nous disons: «C'est ainsi que je veux vivre» ou «Je suis différent», «Dieu m'a ainsi fait» ou encore «Mes parents ou mon éducation en sont responsables», nous en sommes alors arrivés à des relations tragiques avec nous-mêmes et avec Dieu.

Si nous recherchons sincèrement l'aide de notre Père céleste et si nous mettons en application ces étapes qui forment la doctrine de la repentance, nous trouverons alors la paix et la joie dans cette vie et dans l'éternité.

Nous avons la grande chance de connaître la paix de la repentance et la joie du pardon et ensuite d'enseigner aux autres le repentir et le pardon. Une fois cette paix trouvée, nous devons en témoigner aux autres et leur enseigner comment la découvrir. Nous y arrivons en devenant patients, doux, soumis, ainsi qu'en éprouvant l'amour pur du Christ envers tous ceux que nous rencontrons. C'est notre appel de saints des derniers jours. C'est une grande joie et une bénédiction pour nous. □

Idées pour les instructeurs au foyer

Points forts

Vous pouvez faire ressortir ces points au cours de la discussion de l'enseignement au foyer :

1. Dieu désire ardemment pardonner. Il veut que nous nous perfectionnions et que nous sachions nous contrôler.
2. La repentance commence par une prise de conscience profonde de la culpabilité. Elle ne peut se produire à moins que nous n'ayons reconnu nos actes sans chercher d'excuses vraies ou fausses.
3. Dans le processus de l'abandon du péché, il faut souvent abandonner des personnes, des endroits, des lieux, des objets et des situations associés à la transgression.
4. Nous devons confesser et admettre nos péchés personnellement ainsi qu'à notre Père céleste. Il faut confesser aussi à l'évêque les péchés particulièrement graves.
5. Nous devons effectuer une restitution aussi complète que possible. Une vie pleine de bonnes œuvres est ensuite la preuve de notre repentance.

6. Le Seigneur ne peut nous pardonner quand nous vivons dans le péché ; il ne peut que nous sauver des péchés que nous abandonnons. L'expiation du Sauveur ne peut être pleinement salvatrice que si nous nous repentons.

7. Si nous recherchons sincèrement l'aide de notre Père céleste et si nous mettons en application les étapes de la repentance, nous trouverons paix et joie dans cette vie et dans l'éternité.

Aides pour la discussion

1. Racontez ce que vous ressentez ou ce que vous avez vécu au sujet des bénédictions de la repentance. Demandez aux membres de la famille d'exprimer leurs sentiments.
2. Y a-t-il dans cet article des versets ou des citations que la famille pourrait lire à haute voix et dont elle pourrait discuter ?
3. Cette discussion serait-elle plus efficace après avoir parlé auparavant avec le chef de famille ?

Il y a sur mon bureau un petit mouton en pâte à modeler, fait à la main et assez déformé. Je l'y conserve pour me rappeler pourquoi je me lève vraiment le matin.

En 1971-72, j'étais en garnison dans un centre de formation important de l'armée de l'air américaine surtout peuplé d'adultes seuls et solitaires qui manquaient parfois d'assurance. Kathleen, mon épouse, et moi, nous décidâmes d'avoir chez nous une fois par semaine une soirée familiale spéciale pour essayer de répondre à leurs besoins. Tous les dimanches soirs, la salle de séjour se remplissait de soixante à soixante-dix jeunes dont beaucoup étaient déracinés et frustrés et qui venaient jouer avec nos

enfants, parler les uns avec les autres et se sentir un peu de nouveau chez eux. Nous servions des rafraîchissements, nous chantions, nous faisions des jeux et nous avions parfois des discussions sérieuses. La soirée avait pour but de leur faire comprendre leur valeur ainsi que le fait qu'ils avaient un endroit où se détendre.

Après avoir eu ces soirées familiales pendant plusieurs mois, nous décidâmes ma femme et moi de faire l'expérience d'une activité peu ordinaire. Un soir, nous demandâmes à nos jeunes amis d'exprimer ce que signifiait la soirée familiale dans leur vie. Nous leur fournîmes des crayons de couleur, du papier, des ciseaux, des crayons, de la pâte à modeler, des jouets, etc. et nous les encourageâ-

Le petit mouton en pâte à modeler

par Russell Osmond



mes à choisir un moyen d'expression qui leur convenait. Et puis nous leur laissâmes à peu près quarante-cinq minutes de liberté.

Il s'ensuivit une soirée très agréable, pleine de rires, de doux souvenirs et de graves pensées personnelles. Chacun à son tour lut un poème, montra une photo, décrivit un dessin ou parla tout simplement à des gens avec qui il se sentait en confiance.

Deux jeunes adultes étaient cependant très différents des autres. L'un d'eux, un jeune homme bruyant, turbulent et assez désagréable et que personne n'aimait vraiment, écrivit un poème, un poème très sensible à l'aide d'une terminologie mathématique. À part lui, personne ne le comprit. Mais nous savions que nous lui avions fourni une occasion de s'exprimer librement et nous l'encourageâmes à le faire. Il en résulta qu'il se sentit en sécurité et à l'aise. Plusieurs mois plus tard, nous découvrîmes que cette soirée avait probablement été un point décisif pour l'empêcher de se suicider. Il avait été extrêmement déprimé et cette expérience fut pour lui la première preuve que la vie avait de la valeur. Nous apprîmes ce qu'il avait ressenti lorsqu'il nous appela de Turquie pour nous remercier. D'une manière ou d'une autre, cela donna de la valeur à beaucoup de sacrifices.

John, l'autre jeune homme, était extrêmement calme. Il venait à nos soirées familiales mais restait toujours assis dans un coin, sans jamais rien dire. Il ne répondait pas même si d'autres personnes essayaient d'entamer une conversation avec lui. Kathleen et moi, nous l'invitions à venir chez nous d'autres jours de la semaine, mais il ne venait pas. Nous essayâmes de tout notre possible de l'aider à s'exprimer et de lui faire savoir

qu'il avait une grande valeur. Il ne réagit jamais. Nous nous faisons du souci tout particulièrement à son sujet car il présentait tous les symptômes d'un refus de la société; nous ne savions pas vraiment comment l'atteindre, comment lui faire comprendre que sa valeur personnelle ne dépendait pas de l'acceptation des autres et qu'il pouvait offrir au monde plus que son rang dans l'armée. Au cours de cette activité spéciale, John nous convainquit que nous ne devions plus nous faire autant de soucis.

Au début de la tâche, il prit de la pâte à modeler et alla dans un coin de la salle de séjour. Presque en se cachant, il resta tout seul en silence pendant presque toute la soirée et travailla la pâte. Il sourit de temps en temps pendant la présentation des autres. En général, il n'exprima aucune émotion et ne dit absolument rien. Après que tous les autres aient eu parlé sauf lui, nous l'encourageâmes à prendre la parole.

Nous fûmes agréablement surpris lorsqu'il se leva pour dire ceci : « Dans la Bible, on trouve l'histoire du berger qui perdit une brebis. D'après cette histoire, le berger se fit beaucoup de souci au sujet de cette brebis, tant de souci qu'il quitta tout le troupeau pour partir à la recherche de la brebis perdue. J'ai l'impression d'être cette brebis perdue et vous m'avez trouvé. En signe de gratitude, je veux vous donner ce petit mouton en pâte à modeler. »

Et il s'assit. Personne ne parla. Je pense qu'il n'y avait pas un seul œil sec dans la pièce.

Je ne peux trouver de meilleure raison pour me lever le matin si ce n'est pour paître mes brebis. Je conserve toujours le cadeau de John sur mon bureau, comme doux souvenir. □

LA FORMULE QUI SAUVA NOTRE COUPLE

par Judith Long

«Notre mariage va-t-il réussir ou pas?» demanda-t-il.

Nous étions mariés depuis sept mois et j'étais enceinte de six. J'étais assise sur le lit. Je ruisselais de larmes qui coulaient le long de mes joues et tachaient ma chemise de nuit. Je ne pouvais répondre à mon mari!

Jim qui était non-membre et lieutenant sur un destroyer de la marine américaine, quittait une semaine sur deux le port de San Diego sur son bâtiment. Il aimait ses fonctions, ses amis à bord et il aimait rentrer chez lui pour retrouver son épouse. Mais j'étais malheureuse! J'étais seule une semaine sur deux, je vivais dans une ville inconnue sans amis, sans famille et sans contacts avec l'Église (puisque j'étais inactive), et je me sentais souvent déprimée. Les nausées matinales et une taille qui s'épaississait n'amélioreraient pas ma façon de voir les choses. Je me sentais prise au piège.

À la fin de chaque semaine en mer, Jim rentrait, toujours plein d'optimisme et s'attendait à trouver une femme heureuse et souriante. Mais je n'étais pas très gaie après de trop nombreux jours d'une attente solitaire. La petite maison que nous louions s'emplissait d'une atmosphère sombre et morne. J'étais envahie de doutes. Je n'étais pas certaine de l'aimer. Il ne comprenait ni moi ni mes besoins. Était-ce cela le bonheur conjugal? Nous avions essayé d'en discuter avant mais

chaque fois, nous n'avions trouvé de solution qu'aux problèmes superficiels et jamais au vrai problème.

Nous étions maintenant assis face à face sur le lit, et nos rapports étaient dangereusement instables. Qu'allions-nous faire? L'un de nous prononça le mot divorce. Était-ce ce que nous voulions? Cela avait quelque chose de définitif, de permanent et nous fit involontairement frissonner. Mais comment pourrions-nous changer?

Nous réfléchîmes en silence. Et puis Jim leva les yeux: «Judith», dit-il, «je pense que notre problème, c'est l'égoïsme. Veux-tu faire un effort sincère pour tenter une expérience? Pendant les trente jours qui vont suivre, je ne penserai qu'à toi et à tes besoins, et tu ne penseras qu'à moi et à mes besoins. Si au bout de ces trente jours, notre vie de couple ne s'est pas améliorée, alors nous parlerons d'une... autre solution.»

J'acceptai. Je voulais le bonheur de toutes mes forces.

«Mais nous devons nous méfier d'une chose», me prévint Jim. «Nous ne devons pas arrêter d'avance les actes de l'autre par rapport à ce que nous voudrions qu'ils soient. Nos désirs ne seront peut-être pas proportionnés à ce que nous recevons et nous risquons d'être déçus. Nous devons nous concentrer totalement sur ce que nous pouvons faire l'un pour l'autre.»

Le lendemain matin, je me levai de bonne heure en luttant contre les nausées et les yeux troubles. Jim aimait prendre un petit déjeuner chaud et important. Je préférais dormir tard et me contenter de grignoter quelque chose. Je lui préparai cependant un bon petit déjeuner. Jim sentit la bonne odeur et entra dans la cuisine en souriant. C'en était fini de la grasse matinée! Je préparai des petits déjeuners spéciaux alors que je devais lutter contre les nausées chaque matin.

«Ma chérie, j'ai hâte de me lever le matin pour voir ce que tu m'as préparé de bon», disait Jim. «Tu es un cordon bleu et je t'adore!» Ainsi encouragée, je continuai à améliorer le petit déjeuner et mon désir de le préparer.

Le deuxième grand changement se produisit pendant les semaines où Jim était en mer. Je me promenai à pied tous

les jours, je me mis à parler à l'épicière et à sa femme, je me plongeai dans des livres et de la musique inspirants et j'écartai de mon esprit toute pensée attendrie sur moi-même. Le vendredi, il y avait de longs préparatifs. Je savais qu'optimiste, Jim m'imaginait sortant en courant pour me jeter dans ses bras, alors j'y courais! Et puis je le ramenais dans la maison pour lui montrer le repas que j'avais préparé avec soin. Notre idylle s'épanouissait à nouveau!

Il me dit un soir: «J'ai envie d'aller au cinéma. Et toi?» En fait, j'étais fatiguée et j'avais envie d'aller me coucher de bonne heure, mais je me souvins de notre engagement et j'allai chercher mon manteau. Le plus difficile, c'est peut-être de faire ce dont on n'a pas envie sans se sentir malheureux. La clef, c'est la disposition d'esprit. La gêne devient insignifiante.



fiantes lorsque vous désirez sincèrement vous plaire mutuellement.

Bien sûr, je ne fus pas la seule à changer dans notre mariage, Jim aussi respecta sa part de l'engagement et il le fit dans les domaines qui, il le savait, auraient le plus d'importance pour moi. Sa contribution la plus importante fut une attention personnalisée. Les cinq minutes de massage de mes membres et de mon dos dont je souffrais devinrent une heure, me calmant les nerfs ainsi que le corps. Il créa plus d'occasions de discussion et de détente et me fit sortir de la maison en fin de semaine pour aller au soleil, à la plage ou dans le parc pour tirer de l'arc ou faire un pique-nique. Et il prêta davantage d'attention à mes sentiments et à ce que je vivais. Il perçut la facilité avec laquelle ma confiance en moi pouvait baisser, aussi me rappela-t-il pendant cette période mes traits positifs afin de soutenir mon ego.

Jim n'avait que vingt-trois ans et pourtant il commandait sur son bâtiment cent hommes, des hommes qui chaque jour le saluaient et obéissaient à ses ordres. Je soupçonnais parfois qu'inconsciemment il aurait aimé que j'adopte la même conduite. Mais heureusement, pendant notre expérience de trente jours, ses manières rudes disparurent. En deux semaines, je commençai à me sentir chérie, appréciée et aimée.

Notre engagement «extrême» signifiait que nous devions toujours avoir présents à la pensée nos besoins mutuels; cela signifiait que chaque jour nous devions nous demander: «Que puis-je faire pour lui/pour elle? Comment puis-je montrer que je me soucie de lui/d'elle?» Cela signifiait que nous devions tous les deux éliminer littéralement ceci: «J'exige!», «Et moi?» et «Pourquoi ne fait-il/elle pas...?»

Au début les changements dans notre couple furent des changements de notre état d'esprit, basés sur le vrai principe de la générosité, et notre compréhension et notre acceptation de ce principe guidèrent nos actes. Nous fîmes tout notre possible pour nous plaire mutuellement et, ce faisant, nous découvrîmes les débuts d'un amour véritable. Il fallut seulement donner au lieu de prendre, se montrer prévenant au lieu d'être inconsidéré, vouloir faire plaisir et non se contenter soi-même.

Un an plus tard, un ami âgé apporta le don de sa sagesse à notre formule: «Pensez au mariage comme étant un bocal vide qui attend d'être rempli. Chaque gentillesse y verse une cuillerée de sucre; chaque acte égoïste en sort une. À la fin de l'année, le bocal sera-t-il vide ou prêt à déborder? Votre mariage sera-t-il amer ou doux?»

Le fait d'apprendre à faire preuve de générosité ne signifiait pas que nous pouvions nous relâcher dans nos efforts;



il fallait poursuivre ces efforts. Il n'était pas difficile de détecter les signaux de problèmes conjugaux et, au cours des années qui suivirent, nous dûmes parfois reprendre cet engagement extrême pour améliorer notre conduite.

Au bout de six ans de mariage, j'en arrivai à savoir que l'Évangile était vrai. Je suis absolument certaine que nos efforts antérieurs pour servir et nous faire mutuellement plaisir permirent en partie à Jim d'accepter d'étudier l'Église et de laisser venir les missionnaires. Je redevins active, Jim fut baptisé, et un an plus tard nous fûmes scellés au temple.

Les six années suivantes passèrent rapidement et notre couple continua à s'améliorer grâce aux principes de l'Évangile et à leur mise en application.

Et puis un soir, Jim rentra d'un cours de l'institut et me demanda ce que signifiaient plusieurs mots qu'il y avait entendu prononcer. «Sais-tu ce que cela signifie?» me demanda-t-il. Il les prononça sans rien évoquer chez moi. «Je n'en ai pas la moindre idée», répondis-je. Pendant que nous parlions, des soupçons s'éveillèrent en nous, impressionnants et même terribles: nous ne comprenions pas pleinement les doctrines de cet Évangile en qui nous déclarions croire; nos connaissances étaient superficielles et peu éclairées.

Nous nous lançâmes immédiatement dans un programme d'étude appliqué. Nous recommençâmes au début pour comprendre la foi, le baptême, la repentance et le Saint-Esprit. Nous choisîmes des vacances qui nous permettaient précisément d'étudier ensemble, pendant des semaines ou des fins de semaine, dans des endroits calmes où nous pouvions nous détendre, faire des recherches, prier et méditer.



Notre progression et notre compréhension se produisirent soudainement à pas de géant ainsi que ligne sur ligne. Nos efforts signifiaient une fois de plus que nous nous montrions altruistes, que de temps en temps, nous sacrifions d'autres intérêts afin d'accroître notre progression et notre compréhension et de parler en famille de ce que nous apprenions. Si l'un de nous ralentissait ses efforts, cela ralentissait toute la famille, et aucun de nous ne voulait s'en rendre coupable.

Aujourd'hui l'étude de l'Évangile et le service continuent d'être des activités centrales, un bonheur très précieux. Lorsque nous faisons un retour sur le passé, nos premiers succès nous semblent maintenant insignifiants. Mais nous n'oublions jamais un certain rayon de lumière qui parvint par une fin de soirée d'hiver à deux jeunes mariés désespérés qui cherchaient une solution. L'Évangile nous a réaffirmé que l'altruisme et le service sont vraiment une partie de la formule de notre Père céleste pour faire durer un mariage. □

Illustration de Keith Christensen

Questions et réponses

Questions d'intérêt général concernant l'Évangile. Les réponses sont un guide et non des déclarations officielles de doctrine de l'Église.

Question :

On nous a conseillé de constituer une armée de réserves alimentaires, de vêtements et, si possible, de combustible. Pouvez-vous nous expliquer le désaccord qui semble exister entre ce conseil et 3 Néph 13:26.



Kenneth H. Beesley

Réponse :

Kenneth H. Beesley, directeur des services des transports et des services internationaux, département de l'intendance de l'Église; ancien directeur des services généraux et administratifs, département des services d'entraide de l'Église

Il n'existe aucun désaccord si l'on considère dans son contexte le conseil donné dans 3 Néph 13:26 («Considérez les oiseaux de l'air, car ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent pas dans les greniers; cependant votre Père céleste les nourrit») ou celui donné dans Luc 12:22-34. Ces références qui comprennent une

partie du sermon sur la montagne (voir Matthieu 6:25-34) ne s'adressaient pas à tous les membres de l'Église, mais aux apôtres et à certains disciples qui avaient été appelés comme missionnaires. Il était conseillé à ces personnes de quitter leurs affaires quotidiennes pour consacrer tout leur temps à prêcher l'Évangile. Aujourd'hui, nous attendons la même chose de ceux qui sont appelés comme Autorités générales de l'Église ou de ceux qui sont missionnaires à plein temps.

«Il n'y a pas maintenant et il n'y a jamais eu d'appel lancé en général aux saints: «Vendez ce que vous possédez» (Luc 12:33) sans accorder la moindre pensée aux besoins temporels du présent ou de l'avenir. Au contraire, cela fait partie de la mise à l'épreuve mor-

telle, et le Maître attend de ses disciples qu'ils subviennent à leurs besoins et à ceux de leur famille (D. & A. 75).» (Bruce R. McConkie, *Doctrinal New Testament Commentary*, 3 volumes, Salt Lake City, Bookcraft, 1965-73, 1:243.)

Il n'est pas nécessaire de remettre en question les conseils de nos dirigeants au sujet de la préparation pendant ces quarante dernières années. Ce conseil est répété à presque toutes les conférences générales. Voici par exemple ce que Victor L. Brown, évêque président de l'Église, a dit lors de la conférence générale d'avril 1980 :

«Le principe fondamental du service d'entraide c'est que nous subvenions à nos propres besoins. S'il y avait de graves difficultés économiques, l'Église ferait tout ce qui est en son pouvoir pour alléger les souffrances en complétant les efforts des membres. Toutefois, elle ne pourrait pas faire pour les saints ce qu'on nous a demandé de faire pour nous-mêmes depuis plus de quarante ans, c'est-à-dire d'avoir des réserves de nourriture, de vêtements et, si possible, de combustible ; d'avoir des économies et des capacités de production élémentaires. Cette recommandation a été faite au moins deux fois par an durant toutes ces années. Certains ont suivi les conseils des Frères et sont prêts, comme l'étaient les cinq vierges sages. D'autres, comme les vierges folles, n'ont pas assez d'huile dans leur lampe (voir Matthieu 25:1-13).» (*L'Étoile*, octobre 1980, pages 153-154.)

En tant que saints des derniers jours, on nous conseille d'entretenir un potager, de coudre ou de fabriquer des articles ménagers. Il serait également sage

que nous apprenions à faire des conserves, à surgeler et à dessécher les aliments. Et comme cela a été souligné précédemment, nous devons faire une année de réserves de nourriture, de vêtements et de combustible lorsque c'est légal et possible physiquement et économiquement. Dans l'état actuel de l'économie, il est de plus en plus important d'avoir aussi des réserves d'argent liquide. La plupart d'entre nous doivent payer un loyer ou rembourser des emprunts. En cas de chômage, de maladie ou de décès, il y a presque toujours un besoin immédiat et continu d'argent liquide pour payer les factures mensuelles ainsi que souvent les dépenses médicales, légales, les frais d'enterrement, etc. imprévus.

Voici ce que dit le président Spencer W. Kimball : «J'aime la façon dont la Société de Secours enseigne la préparation personnelle et familiale qu'elle qualifie de «Vie prévoyante». Ceci implique la gestion de nos ressources, la planification sage de nos affaires financières, des dispositions complètes pour la santé personnelle et une préparation suffisante pour l'instruction et le développement professionnel, en accordant l'attention nécessaire à la production et aux réserves au foyer ainsi qu'au développement de la souplesse émotionnelle.» (*L'Étoile*, avril 1978, page 118-119.)

On nous conseille également de nous préparer pour le moment où nous devons servir en tant que missionnaires. Quand cet appel viendra, on nous demandera d'oublier pendant un certain temps nos activités normales et de consacrer tout notre temps, tous nos talents et tous nos moyens à la mission. □

Question :

Voudriez-vous m'aider à comprendre ce que signifie Doctrine et Alliances 107:36 qui parle de l'autorité des grands conseils de pieu ?

Réponse :

Roy W. Doxey,
directeur de la révision et de la coordination

Chaque fois que je pense aux conseils de l'Église, mes pensées convergent vers cette déclaration du président Stephen L. Richards, conseiller du président David O. McKay :

« Je ne pense pas qu'il soit possible à une organisation de réussir dans l'Église sans adopter le génie du gouvernement de l'Église. De quoi s'agit-il ? Tel que je le conçois, le génie de notre gouvernement de l'Église c'est de gouverner par des *conseils*. Le Conseil de la Présidence, le Conseil des Douze, le Conseil de la présidence de pieu, ou collège si vous désirez utiliser ce terme, le Conseil de l'épiscopat et le collège ou Conseil de la présidence du collège. J'ai eu assez d'expérience pour connaître la valeur des conseils. C'est à peine qu'une journée s'écoule sans que je voie la sagesse, la sagesse de Dieu, dans la création de conseils pour gouverner son royaume. Dans l'esprit dans lequel nous travaillons, des hommes peuvent se rassembler avec des vues qui semblent divergentes et des formations très différentes, et par l'opération



Roy W. Doxey

de cet esprit, en avisant ensemble, peuvent arriver à un accord, . . . et je dis par conséquent que cet accord est toujours bon. Cet accord représente la sagesse du conseil agissant sous l'Esprit. » (*Conference Report*, octobre 1953, page 86.)

Le grand conseil de pieu n'est pas mentionné dans ces remarques précédentes, mais il comporte les mêmes valeurs.

En 1835, lors de la révélation de Doctrine et Alliances 107, il y avait deux grands conseils, un dans l'Ohio et l'autre dans le Missouri. Le grand conseil de l'Ohio avait été le premier organisé; l'on trouve les procès-verbaux de cette organisation dans la section 102. Ces procès-verbaux fournissent en quelque sorte des directives pour les grands conseils de notre époque, tout particulièrement au sujet du fonctionnement des tribunaux. Puisqu'au moment de son organisation (février 1834) il s'agissait du seul grand conseil de l'Église, le grand conseil de Kirtland était présidé par la Première Présidence et exerçait une juridiction générale dans toute l'Église. Cela lui conférait une position unique (voir D. & A.

102:9,10). Voici ce que dit le président John Taylor au sujet de ce grand conseil :

«À Kirtland, dans l'Ohio, beaucoup de choses furent révélées par l'intermédiaire du prophète. C'était alors la Première Présidence qui présidait le grand conseil à Kirtland ; et ce grand conseil ainsi qu'un autre qui se trouvait dans le Missouri étaient les seuls grands conseils à exister. Comme je l'ai dit, le grand conseil de Kirtland était présidé par Joseph Smith et ses conseillers ; en conséquence, certains points lui étaient associés qui étaient assez uniques. On dit que la présidence devait demander au Seigneur et recevoir une révélation à des sujets qu'ils avaient de la difficulté à comprendre, lorsqu'ils ne pouvaient découvrir ce qui touchait aux principes qui pouvaient apparaître dans les conseils.» (*Journal of Discourses*, 19:241.)

Parce qu'il exerçait une juridiction générale sur toute l'Église, le grand conseil de Kirtland était donc différent du grand conseil du Missouri et des grands conseils de pieu de notre époque. Présidé par la Première Présidence, le grand conseil de Kirtland formait «un collège égal en autorité, dans toutes leurs décisions relatives aux affaires de l'Église, au collège de la présidence (la Première Présidence) ou au grand conseil voyageur (les douze apôtres)» (D. & A. 107:36).

Dans le verset suivant (le 37), le Seigneur parle du grand conseil du Missouri (Sion) qui ne comptait pas la Première Présidence comme officiers présidents, comme étant «égal en autorité au conseil des Douze dans les pieux de Sion dans toutes leurs décisions relatives aux affaires de l'Église». Ce grand

conseil devait avoir le même rang que n'importe quel autre grand conseil de pieu formé de douze membres et désigné sous le nom de «Conseil des Douze dans les pieux de Sion».

La croissance de l'Église fut préordonnée et connue par prophétie (voir D. & A. 65:2). Il était également connu que d'autres pieux seraient organisés car le Seigneur expliqua clairement dans D. & A. 101:21 que «le jour où l'on ne trouvera plus de place pour eux (les saints). . . j'aurai d'autres endroits que je leur désignerai, et ils seront appelés pieux, pour la tente ou la force de Sion».

Lorsqu'un pieu est organisé, on organise aussi un grand conseil pour aider la présidence de pieu à gouverner le pieu. Aucun de ces grands conseils de pieu n'a la juridiction sur les décisions de la Première Présidence ni celles du Collège des Douze. La juridiction du grand conseil de pieu se confie au pieu de son organisation. Le prophète Joseph Smith a dit : «Aucun grand conseil permanent n'a l'autorité d'aller dans les Églises au dehors et d'en régler les affaires, car ceci revient aux Douze. Aucun grand conseil permanent ne sera jamais établi ailleurs qu'en Sion ou dans un de ses pieux.» (*Enseignements du prophète Joseph Smith*, page 56.)

De plus : «J'ai décidé que le grand conseil n'avait rien à voir avec les Douze, ni avec les décisions des Douze. Mais si les Douze se trompaient, ils ne seraient responsables, conformément aux révélations, que devant le conseil général des autorités de toute l'Église.» (Ibid. page 70.) □

Entretien avec la présidence générale de la Société de Secours



Question: *Qu'y a-t-il de nouveau à l'heure actuelle dans la Société de Secours?*

Barbara B. Smith, présidente générale de la Société de Secours:

Pour nous, le 17 mars, c'est l'organisation de la Société de Secours en 1842, il y a cent quarante et un ans. Il s'agit d'une ère nouvelle pour les femmes, une époque remplie d'occasions plus importantes, de davantage de choix pour servir et progresser personnellement, de davantage de possibilités d'étendre les limites de l'esprit et du cœur.

La Société de Secours présente un nouvel aspect et rend un son nouveau avec, aujourd'hui, des sœurs de nombreux pays parlant de multiples langues. Les principes universels de l'Évangile de Jésus-Christ rapprochent le monde.

Je pense que le Seigneur nous a préparées à cette époque. Il nous a exhortées à acquérir la connaissance «de ce qui se passe au pays, de ce qui se passe à l'étranger. . . et. . . aussi une connaissance des pays et des royaumes» (D. & A. 88:79). Chaque sœur ressent l'urgence de s'engager pour

toute sa vie dans l'étude. La Société de Secours peut servir pour la motiver et l'aider dans ces domaines.

Question : *Combien de femmes sont membres de la Société de Secours aujourd'hui. Avec quelle rapidité le nombre de membres a-t-il augmenté ?*

Mayola R. Miltenberger, secrétaire-trésorière générale : La courbe de croissance est intéressante. Vous savez peut-être que la Société de Secours débuta avec dix-huit membres inscrites qui assistèrent à la réunion d'organisation, en 1842. En 1942, cent ans plus tard, nous comptons 115 000 membres. Bien sûr, à cette époque-là, toutes les sœurs n'appartenaient pas à la Société de Secours. Nous en comptons maintenant 1 600 000.

En 1942, près de 91 pour cent des membres vivaient aux États-Unis et au Canada. À notre époque, près de 30 pour cent vivent dans d'autres parties du monde, pour la plupart dans les régions de langue espagnole.

Question : *Comment fonctionne la Société de Secours par rapport à la prêtrise ?*

Sœur Smith : La Société de Secours aide la prêtrise à accomplir le travail de l'Église. Le dirigeant de la prêtrise qui a la responsabilité totale des programmes de l'Église dans la paroisse ou le pieu délègue à la présidente de la Société de Secours le travail de la Société de Secours. Cette présidente le rencontre régulièrement pour lui présenter des plans, des recommandations, pour le tenir au courant de la marche des affaires ou des problèmes et pour recevoir conseils et directives.

Elle sert dans le conseil de coordination et dans le comité des services d'entraide; elle y présente les points de

l'ordre du jour touchant à la Société de Secours; elle participe à l'évaluation des besoins et à la découverte de solutions, surtout celles qui font appel aux spécialistes de la Société de Secours.

La Société de Secours a pour fonction de veiller à ce que les besoins des femmes soient satisfaits et que leur service progresse en soutenant la prêtrise et en coopérant avec elle.

Question : *Récemment, des sœurs se sont senties ignorées parce qu'elles participaient au programme des Jeunes Filles et à la Primaire. Avez-vous remarqué un changement dans ce domaine ?*

Sœur Smith : Oui, mais nous nous en préoccupons toujours. Nous savons que ces tâches sont très importantes et que les personnes qui travaillent dans les Jeunes Filles et la Primaire peuvent diversement participer à la Société de Secours, même si elles ne peuvent assister aux classes du dimanche.

Marian R. Boyer, première conseillère dans la présidence générale :

Par exemple, toutes les sœurs peuvent assister aux activités de la semaine et participer aux projets, aux ateliers et aux séminaires.

La présidente de la Société de Secours de notre paroisse a consulté les présidentes des Jeunes Filles et de la Primaire de la paroisse. Les instructrices des Jeunes Filles et de la Primaire sentaient qu'elles avaient besoin de mieux savoir ce qui se passait à la Société de Secours. Les dirigeantes de la Société de Secours avaient souvent besoin de renseignements concernant les besoins des membres, renseignements que pouvaient leur fournir les dirigeantes des Jeunes Filles et de la Primaire. Elles découvrirent qu'en coordonnant leurs efforts, la présidence de

la Primaire ou les autres officiers pouvaient rendre des services compatissants aux instructrices de la Primaire, répondant ainsi au double désir de servir les travailleuses de la Primaire et de participer à la Société de Secours. Elles découvrirent qu'elles appréciaient davantage l'importante contribution que toutes faisaient, grâce à la compréhension née des discussions et du travail en commun; elles virent aussi que les sœurs étaient heureuses de se retrouver une fois de plus lorsqu'elles venaient vraiment ensemble aux réunions des arts ménagers et aux autres activités.

Question : *Comment les jeunes filles s'adaptent-elles lorsqu'elles passent des Jeunes Filles à la Société de Secours ?*

Sœur Smith : Nous voyons que les jeunes filles de dix-huit ans sont assez mûres et aussi prêtes à servir dans l'Église que dans leurs responsabilités intellectuelles, civiques et professionnelles. Elles sont très heureuses dès qu'elles comprennent les divers aspects de la Société de Secours. Dans notre paroisse, non seulement nous faisons comprendre aux jeunes filles qu'elles sont les bienvenues, mais encore nous leur expliquons l'histoire de la Société de Secours, nous leur disons que c'est une organisation divine donnée aux femmes par le Seigneur. Nous leur confions des appels de dirigeantes et d'instructrices à la Société de Secours et elles participent à l'héritage des femmes de l'Église, vieux de 141 ans.

L'entrée à la Société de Secours est une transition importante dans la vie d'une jeune fille, et nous sommes heureuses d'accueillir ces sœurs à la Société de Secours afin de les aider à trouver leur place dans le cercle d'amies

loyales et de réaliser leur potentiel dans les domaines de l'expression créatrice, de la progression spirituelle et intellectuelle et du service.

Question : *À notre époque, l'idée de vie prévoyante est devenue un thème important. Que fait la Société de Secours pour le servir ?*

Sœur Smith : Depuis de nombreuses années, la Société de Secours a consacré beaucoup de temps et d'efforts à l'enseignement des principes de la vie prévoyante. Nous enseignons régulièrement les principes fondamentaux de la vie prévoyante dans les leçons de la Société de Secours et nous pouvons enseigner des techniques précises pour satisfaire des besoins précis dans les mini-classes de la réunion des arts ménagers. La situation économique actuelle qui est difficile dans le monde entier fait ressortir le fait qu'il est urgent d'apprendre ces principes à fond; la Société de Secours offre continuellement cette instruction à toutes les femmes.

Question : *Sœur Smith, vous avez déclaré que la «beauté, c'est l'excellence, dans les arts culturels ou dans la personnalité». Comment pouvons-nous nous efforcer d'atteindre cette excellence dans la vie ? Comment la Société de Secours peut-elle nous aider ?*

Sœur Smith : Nous atteignons l'excellence dans la vie en nous choisissant des modèles. Ensuite, guidées par ces modèles, nous travaillons constamment à nous améliorer en tout ce que nous entreprenons. La Société de Secours nous aide de diverses façons à atteindre cette excellence: Les leçons nous fournissent des modèles à suivre en discutant de l'excellence qu'ont atteint les autres; les réunions des arts ména-

gers et les tâches nous enseignent des techniques qui nous permettent d'utiliser et de développer nos talents.

Le programme de la Société de Secours est conçu pour créer des occasions d'exceller. En les acceptant, nous améliorons nos talents et nous accomplissons ce que nous n'aurions jamais cru possible de notre part.

Question : *Quelles sont les fonctions les plus importantes du rôle d'instructrice visiteuse ?*

Sœur Smith : Le plus important, c'est d'aider chaque femme à comprendre que son foyer est sacré. Il est vital que les instructrices visiteuses aident les sœurs à comprendre l'importance de ce qu'elles font chez elles. À cause de l'apport important de converties, les visites des instructrices visiteuses jouent aussi un rôle prépondérant; elles ai-

dent les sœurs qui viennent d'être baptisées à rester proches de l'Église. Et l'appel d'instructrice visiteuse permet certainement à beaucoup de femmes de servir dans l'Église. Toutes les sœurs peuvent servir. Elles peuvent être actives, à moitié actives ou inactives, seules, mariées ou seule membre d'une famille non-membre; en apportant le message de l'Évangile dans les foyers, en tendant la main pour servir les besoins des autres, elles peuvent progresser spirituellement. Et les femmes; de par leur sensibilité envers ce qui touche le foyer, aident souvent l'évêque parce qu'elles peuvent identifier des besoins qui passeraient inaperçus.

Question : *La réunion de préparation des instructrices visiteuses a changé, n'est-ce pas ?*

Shirley W. Thomas, deuxième conseillère dans la présidence générale : Oui. les techniques de

communication qui étaient enseignées dans la réunion de préparation font maintenant partie des leçons des services compatissants en cinquième semaine pour que toutes les membres de la Société de Secours puissent les apprendre. Nous nous concentrons toujours sur les concepts qui peuvent aider les sœurs à avoir de bonnes relations avec les personnes qu'elles servent, mais nous les avons étendus afin d'y inclure le domaine plus large des services compatissants et des visites des instructrices visiteuses. Toutes les leçons de la Société de Secours comportent un fort élément de compassion, mais celles-ci mettront particulièrement l'accent sur les manières de manifester notre amour dans notre service envers les autres, qualité nécessaire aux servantes du Seigneur.



La Société de Secours a pour fonction de veiller à ce que les besoins des femmes soient satisfaits et que leur service progresse en soutenant la prêtrise et en coopérant avec elle.

Les instructrices visiteuses rendront compte de leurs visites accomplies à une coordonnatrice qui, dans les petites paroisses, pourra être membre du bureau des services compatissants et des instructrices visiteuses mais qui, dans les grandes, sera appelée uniquement dans ce but. L'instructrice visiteuse doit toujours rendre compte directement à la présidente de la Société de Secours des besoins urgents et des problèmes confidentiels.

L'entretien personnel avec chaque équipe de deux instructrices visiteuses qui a lieu au moins deux fois par an avec la présidente ou une conseillère, devient encore plus important qu'auparavant car c'est là que l'instructrice visiteuse rend compte de son appel et que



Les dirigeantes de la Société de Secours avaient souvent besoin de renseignements concernant les besoins des membres, renseignements que pouvaient leur fournir les dirigeantes des Jeunes Filles et de la Primaire.

la présidente a la possibilité d'apprendre comment se portent les membres de la Société de Secours et d'influer sur la qualité des visites des instructrices visiteuses de la paroisse.

Question : *Sœur Miltenberger, lors d'un précédent entretien avec la présidente générale, vous aviez souligné l'importance de relations soutenues entre la présidente de la Société de Secours et sa secrétaire. Qu'en pensez-vous maintenant ?*

Sœur Miltenberger : Je vois la présidente et la secrétaire-trésorière unies dans des relations soutenues de travail au sein desquelles la secrétaire participe à l'exécution de nombreux détails de la planification administrative, sous la direction de la présidente. Ce faisant, elle préserve le temps de la présidence. Voici d'autres façons importantes d'aider la présidente : la secrétaire peut l'aider à se souvenir d'affaires inachevées, de rendez-vous et de décisions antérieures ainsi que de points auxquels il faut donner suite. La secrétaire joue un rôle important dans la révision soigneuse d'un ordre du jour afin de noter ce qui a été achevé, à qui ont été distribuées les tâches et les points qui n'ont pas été étudiés. L'ordre du jour suivant commence par les points auxquels il faut donner suite, points traités dans les dernières réunions afin de ne perdre ni d'oublier aucune affaire. La secrétaire peut aider sa présidente si elle sait où se procurer les renseignements nécessaires et si elle fait des recherches sur des points précis conformément aux instructions. Elle accroît ainsi l'efficacité de la présidence.

Question : *D'après vous, de quelles forces précises les saintes des derniers jours ont-elles le plus besoin ?*

Sœur Smith : L'une des forces les plus importantes, c'est le pouvoir d'évaluer. La sainte des derniers jours doit connaître sa position spirituelle; elle doit savoir où elle désire se trouver spirituellement, et pourquoi et comment y arriver. Elle a besoin de sérénité, ce qui indique une maturité spirituelle. Elle a besoin des mêmes forces dont avaient besoin les femmes d'une autre époque, celles qui traversèrent péniblement les plaines, celles qui moissonnèrent le blé à la demande du président Brigham Young. Elle a besoin de force morale devant les épreuves et doit désirer employer sa force à des buts bons et nobles.

Question : *L'Église actuelle se tourne beaucoup vers le monde entier. Comment le bureau général de la Société de Secours encourage-t-il les diverses Sociétés de Secours à faire preuve de souplesse dans leur façon de régler leurs problèmes ?*

Sœur Smith : Je pense que le Seigneur nous a préparées pour ce moment-ci; je pense aussi que nous devons toutes comprendre les principes de l'Évangile et en même temps respecter l'individualité des personnes de différentes origines culturelles. Nous leur envoyons aussi peu de directives que nous le pouvons, mais celles que nous leur envoyons sont importantes et elles doivent les suivre; c'est ainsi que nous unissons les sœurs de la Société de Secours du monde entier.

Question : *Que conseillez-vous aux femmes qui se sentent frustrées par les exigences de leurs rôles multiples au foyer, à l'Église, dans la vie civique et dans leurs activités professionnelles, etc. ?*

Sœur Smith : La vie peut être très intéressante lorsqu'on prend part à de nombreuses activités, mais elle peut devenir frustrante si nous participons à trop d'activités à la fois. Nous devons équilibrer notre vie de façon à la contrôler. Nous devons déterminer ce que nous pouvons faire et ce que nous ne pouvons pas faire, et ne pas nécessairement essayer de faire ce que tout le monde fait. Cela doit être une expérience personnelle. D'un autre côté, nous espérons que les femmes de l'Église prennent part à des projets qui rendent la vie intéressante et enrichissante. Un nouveau projet vous redonne vie, qu'il s'agisse d'un ouvrage artisanal, d'un plat cuisiné ou d'une nouvelle expérience pédagogique. Je voudrais conseiller aux femmes de l'Église de déterminer à l'aide de la prière et avec réalisme ce qu'elles peuvent faire et alors de le faire. □



Nous pouvons manifester
notre amour dans le service
envers les autres, qualité
nécessaire aux servantes du
Seigneur.

HONORE TON PÈRE ET TA MÈRE

par Hugh W. Pinnock
du Premier collège des soixante-dix

J'avais alors dix-sept ans et je me rappelle que mon père, à juste raison, se mit à me critiquer pour quelque chose que j'avais mal fait. Je me fâchai et me tournant vers mon père, je lui dis quelque chose dans ce genre : « Arrête, papa. C'est la première fois que je suis adolescent. »

Faisant preuve d'une grande sensibilité, mon père me dit : « Hugh, c'est la première fois que je suis père. »

Peut-être, sans le savoir, mon père m'avait-il donné une leçon. Adolescent, j'avais des responsabilités envers mes parents et je devais être patient envers eux puisque j'attendais d'eux qu'ils fussent patients et compréhensifs.

Tout au long de sa vie, Jésus-Christ parla de ses relations avec son Père céleste. Voici ce qu'il enseigna à ses disciples : « Car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jean 6:38). Il rappela souvent à ceux qu'il fréquentait : « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne » (Exode 20:12). Ce commandement est presque aussi ancien que la religion officielle. Non seulement le Sauveur l'avait dit à l'ancien Israël, mais encore il le répéta à l'homme qui demandait : « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? » (Matthieu 19:16). Il y eut ces mots parmi les commandements que répéta le Sauveur : « Honore ton père et ta mère ; et : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Matthieu 19:19). Ce sont des commandements qui vont ensemble et à juste titre.

Le Sauveur nous enseigna à honorer

et à respecter nos parents terrestres car il savait que ce que nous devenons dépend largement de ce que nous recevons d'eux. Il nous enseigna aussi à tous, y compris les parents, à devenir « comme les petits enfants » (Matthieu 18:3) « car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent » (Matthieu 19:14). Je crois qu'il attend des parents qu'ils renforcent l'innocence et la pureté absolues, l'absence totale de tromperie ou de ruse et toutes ces vertus chrétiennes que possède chaque nouveau-né à sa naissance dans la vie mortelle.

Les manières de penser sont directement empruntées aux parents. Si le père et la mère enseignent qu'il est bon d'observer l'Évangile de Jésus-Christ et le font avec amour, les enfants répondront d'habitude en acceptant ces enseignements et en les suivant dans la vie.

Le père d'un jeune ami à moi servait comme évêque. Ce garçon disait souvent qu'il aurait bien aimé que son père ne fût pas évêque pour s'asseoir en famille pendant les réunions de Sainte-Cène et pour passer plus de temps chez lui en famille. Les années passèrent et mon ami changea d'avis. Il honora son père parce qu'il servait bien en tant qu'évêque et que la famille avait vraiment appris plus de choses dans de nombreux domaines et avait vécu des expériences enrichissantes spirituellement, ce qui ne serait pas arrivé si le père avait été au sein de sa famille au lieu d'être évêque. Ce fils honora son père et l'appel de son père dans l'Église tout comme il honore le souvenir de cet homme merveilleux.

Le père ou la mère agit parfois mal, ce

qui amène un jeune garçon, une petite fille, un jeune homme ou une jeune fille à se demander : «Comment puis-je honorer mes parents alors qu'ils agissent mal ?» La réponse se trouve bien sûr dans ces paroles du Sauveur : «Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois» (Matthieu 18:22). Nous avons la responsabilité de pardonner une erreur de nos parents si nous attendons d'eux et des autres qu'ils nous pardonnent.

Par exemple, un de mes amis adolescents eut une dispute violente avec son père. Très fâché, le père quitta la pièce ; dans les escaliers pour monter au premier, il eut une crise cardiaque et mourut. Mon ami a souvent dit qu'il aurait tant aimé honorer son père et ne jamais avoir prononcé ces paroles violentes.

Au lycée et plus tard à l'université d'Utah, je fis la connaissance de Barbara Benson et des autres filles et fils du président et de sœur Ezra Taft Benson. Pendant mes discussions avec Barbara, Bonnie, Mark ou Beth, je fus impressionné par le respect profond qu'éprouvaient ces enfants envers leurs parents. Barbara dit une fois ceci : «C'est si facile de respecter mes parents parce qu'ils nous respectent profondément.»

Il y a plusieurs mois de cela, je parlai avec l'un des plus grands athlètes de ma connaissance. Ce jeune homme venait d'accomplir des exploits particulièrement remarquables dans un match de football américain. Je lui demandai après coup ce qui l'avait autant motivé. Il me répondit : «N'avez-vous pas vu que mes parents étaient présents ?» Il les honorait en

faisant davantage d'efforts sur le terrain de football.

Il y a quelque temps de cela, je parlai à des parents, et la mère déclara qu'elle ne se faisait pas de souci quand ses enfants étaient dehors tard le soir pour diverses raisons. Je lui demandai pourquoi. «Les enfants m'appellent s'ils sont en retard», dit-elle. «Je sais toujours où ils sont et ce qu'ils font.» Ses fils et ses filles l'honoraient.

Je me souviens d'une jeune étudiante qui dut prendre une décision difficile. Elle était particulièrement sensible aux sentiments de ses parents et leur demanda donc conseil. Après les avoir écoutés attentivement, elle prit une bonne décision qui toucha toute sa vie. Elle honora ses parents.

Honorer est un mot tout simple. Il signifie respecter spécialement et rendre hommage. Il signifie répondre avec patience et prudence à des enseignements fournis. Toutes nos familles seraient plus heureuses si nous, les enfants, nous honorions nos père et mère. La plupart des adolescents de l'Église pourraient citer sincèrement cette déclaration connue du président Abraham Lincoln : «Tout ce que je suis ou tout ce que j'espère être un jour, je le dois à une mère angélique.» Vous devez une grande partie de ce que vous êtes ou de ce que vous espérez être un jour aux paroles et aux actes patients et encourageants de vos parents ou de ceux qui vous servent de parents.

Puissiez-vous honorer chaque jour vos père et mère en les remerciant de tout ce qu'ils ont fait avec droiture pour vous. □



Vie mormone

Il y a un mormon sur mille habitants du monde. Si nous pouvions participer à la conversion de mille personnes, le monde s'en trouverait mieux. Mais vous devriez commencer dès maintenant car, lorsque vous aurez fini de convertir vos mille personnes, certains d'entre nous auront besoin de votre aide pour accomplir leur tâche.

Voici les 1 000
personnes dont vous
êtes chargé!



LE RÊVE DE CODY

par Richard M. Romney



Cody Carr savait dès l'âge de quatre ans qu'il voulait devenir astronaute. La petite tirelire où il mettait l'argent de la dîme avait la forme d'une fusée, et chaque fois qu'il y faisait tomber une pièce, une lumière s'allumait comme au moment de la mise à feu. Lorsqu'il grandit, ses camarades d'école se moquèrent de lui parce qu'il voulait être astronaute, mais Cody était sérieux. C'était l'époque où des hommes commençaient à être envoyés dans l'espace, et Cody suivait attentivement tous les vols.

Naturellement, il s'intéressait aussi à l'astronomie. Pour Noël, il reçut un télescope et se mit à se lever à 3 ou 4 heures du matin pour regarder les étoiles. «Le ciel m'a toujours fasciné la nuit», dit-il. «L'univers tout entier est la création de Dieu, mais nous ne connaissons pas grand-chose à son sujet. J'ai souvent pensé que s'il existait encore un inconnu, je l'explorerais. Mais le seul inconnu, c'est l'espace, et il n'y a qu'un moyen de s'y rendre, c'est de devenir astronaute.»

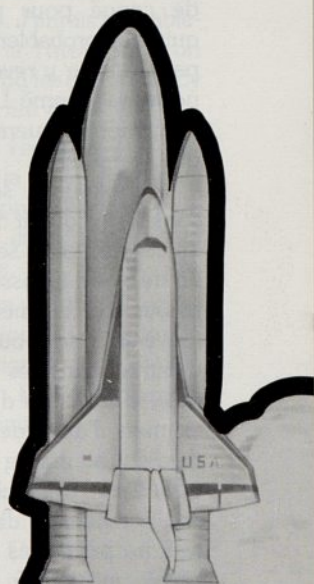
Pendant ses études, Cody suivit tous les cours de science et d'électronique qu'il put. «Je ne pensais pas que l'électronique avait grand chose à voir avec l'exploration de l'espace, mais papa m'en donna l'idée et j'ai beaucoup aimé!» Il fut l'un des finalistes d'un concours d'électronique de l'État où il vivait.

Cody avait pour but de devenir astronaute et cela comprenait le but de devenir élève officier de l'école de l'armée de l'air.

Pendant ses études au lycée, il consulta ses parents et pria pour chaque étape qui jalonna sa vie. Il avait trois grands buts dans la vie. Le premier était de garder tous les commandements de son Père céleste. Le deuxième, de faire une mission à plein temps. «Toute ma vie, nous avons parlé d'une mission et de ce qui touchait à la mission. Nous ne disions jamais: «Si tu vas en mission» mais toujours: «Quand tu iras.» Le troisième but était un mariage au temple.

Tous les soirs avant de nous endormir,

Illustration de Michael Rogan



papa ou maman venait près du lit et nous demandait à tour de rôle : « Que veux-tu de la vie ? Que veux-tu faire ? Que veux-tu devenir ? » Ces sessions de choix de buts m'aidèrent vraiment à rester sur le droit chemin. Je disais tous les soirs ces trois choses et d'autres parfois comme mes plans pour être astronaute, mais toujours ces trois-là. Nous parlions de ce que je devais faire pour réaliser ces buts et puis des problèmes ou des questions que je me posais. »

Deux des buts de Cody étaient incompatibles. Pour partir en mission, il devrait démissionner de l'école militaire au bout de la première année car il n'existait pas de congé pour partir en mission. Il quitterait probablement le programme s'il partait. Pour y revenir, il devrait être de nouveau nommé. Le simple fait qu'il avait démissionné jouerait contre lui. Qu'est-ce que ça faisait ?

Il continua à se préparer. Tous les soirs, il parcourait de six à huit kilomètres en courant pour se mettre en forme. En fin de lycée, il passa toute une journée à passer des examens d'entrée dans les universités, sans oublier le ACT (examen d'entrée dans les universités américaines), le SAT (test d'aptitude scolaire), un examen d'aptitude scientifique de l'armée de l'air et une épreuve de gymnastique. Il eut également des entrevues, et son potentiel de dirigeant fut évalué.

Il ne passa pas la première année à l'école militaire à simplement attendre son appel en mission. Il se souvient de la difficulté. « Au bout des quatre premiers mois, je me mis à me demander : « Est-ce que je veux faire cela dans la vie ? » Et puis je repensais aux confirmations reçues par

l'intermédiaire du Saint-Esprit. Je savais que, comme le dit le président Kimball, je faisais des choses à leur saison et dans l'ordre, et je priais ; et le plan fut de nouveau confirmé. Je savais que je me trouvais où je devais être ; cela m'aida vraiment. »

À la fin de la première année, Cody dut réaffirmer en son esprit sa décision d'aller en mission. Il fallait beaucoup de courage pour survivre pendant l'année la plus difficile de l'école et pour abandonner ensuite. Cela pouvait également signifier qu'il abandonnerait le rêve de sa vie, être astronaute. « Mais j'avais déjà décidé huit ans auparavant de donner ma démission. Je n'avais aucun doute au sujet de ce que j'allais faire, même si c'était douloureux. »

En mars, pendant les congés du printemps, Cody eut des entrevues pour sa mission avec son évêque et son président de pieu. À la fin de l'été, après une session d'entraînement (survie, évasion, résistance et fuite), il donna sa démission. Et comme dans le cas des élèves officiers qui demandent à quitter l'école, il eut des entrevues avec divers conseillers et officiers.

« Tous commençaient par me poser des tas de questions », dit Cody, « mais ils changeaient dès que je leur donnais les raisons de ma démission. Ils exprimèrent tous le respect qu'ils ressentaient envers les saints des derniers jours de leur connaissance ; et quand je leur dis que j'allais essayer de revenir, ce qui en soi, était un choc, ils me répondirent que c'était bien. » Il écrivit une explication complète de ce qu'est une mission et des raisons pour lesquelles il voulait en faire une.

L'officier qui devait signer l'exposé en tant que témoin déclara : « Je n'ai jamais rien lu de semblable de toute ma vie. Est-ce vraiment ce que vous croyez ? »

« Bien sûr », répondit Cody.

« Beaucoup ne comprenaient pas », expliqua Cody, « mais ils acceptèrent mon explication. Ils ressentait quelque chose qu'ils n'avaient jamais ressenti auparavant. » En mai, Cody reçut son appel pour la mission de Zurich, en Suisse. Il entra au centre de formation des missionnaires en août. Il lui était naturel de se concentrer sur ses études, et l'obéissance constituait une partie essentielle de sa nature. « Je voulais employer mon temps avec sagesse car je savais que ma mission me coûtait quelque chose. »

Au début, il se fit du souci à l'idée de ne pas être admis à nouveau, mais cela finit par lui passer et il plaça le problème entre les mains du Seigneur. En plus, le travail missionnaire comportait des incitations à l'action. « Je passai les six ou sept premiers mois à faire tout ce que devait faire un missionnaire. Je savais que l'Église était vraie et qu'il fallait travailler, mais je ne l'aimais pas autant que je l'aurais dû. Mon expérience de l'école militaire vint à mon aide. J'avais l'habitude de faire des choses difficiles. Je travaillai beaucoup et je priai chaque jour pour que le travail se transforme en joie et non en fardeau. Je changeai totalement de façon de voir au bout d'une semaine à peu près. Je fus soudain plus heureux. Je travaillai par désir et non par sens du devoir. Je sus que ma mission vaudrait le sacrifice, même si je ne pouvais jamais retourner à l'école militaire.

Et puis Cody apprit dans une lettre de

chez lui que Ted Parsons, un autre élève officier qui avait démissionné de l'école avait été admis à nouveau ! Il aurait peut-être cette chance, lui aussi !

Il passa les examens nécessaires dans une base américaine. « Mon président de mission me donna une bénédiction. Il me dit que j'avais rempli ma mission avec honneur et que le Seigneur m'aiderait à accomplir ce dont j'aurais besoin. »

Peu de temps après cette bénédiction, Cody eut un accident frontal à bicyclette et se fracassa le nez sur le guidon. « Les qualifications de l'école militaire sont strictes. À cause d'un choc comme celui-ci, on devrait perdre normalement les qualifications de pilote. J'aurais probablement été disqualifié si j'avais reçu un coup sur l'œil, le front ou les dents. » Cody est convaincu d'avoir été protégé.

Quand il reçut les résultats de l'examen, Cody vit que la note était plus élevée que lors de sa première demande d'admission, ce qui était utile car la compétition était rude.

« J'avais fait tout mon possible. Je veillai à ce que de mon côté, tout fût en ordre. Je n'attendais pas du Seigneur qu'il fit plus de la moitié du chemin. Et puis je plaçai le problème entre ses mains. »

Cody fut renommé par son sénateur. Il avait été récompensé de sa foi. Quinze jours après son retour de Suisse et deux ans après avoir quitté Colorado Springs, Cody Carr entra de nouveau à l'école militaire de l'armée de l'air. Son rêve d'être astronaute était toujours intact ainsi que ses autres buts : garder les commandements, se marier au temple et rester missionnaire toute sa vie. □

Goûter la douceur de servir

par Janet Thomas

Une Vietnamienne fait des efforts pour sortir une dinde surgelée du congélateur du supermarché. Son mari la regarde et, avec un grand sourire, il se tourne vers les deux jeunes Américaines qui sont près de lui: «Poulet?» demande-t-il. Tout le groupe se met à rire. Les deux jeunes filles essaient d'expliquer dans un anglais simplifié que cette grosse volaille n'est pas une dinde. Ces deux jeunes filles sont membres du pieu de Riverside, à Salt Lake City.



Dans le cadre d'un projet de service de pieu, elles parrainent une famille vietnamienne. L'une de leurs tâches fut de présenter à cette famille un supermarché américain. «Notre première visite à l'épicerie fut vraiment mémorable», dit Laurie Sperry, paroisse de Center First. «Nous avons beaucoup ri.»

Beaucoup de jeunes filles prirent part au parrainage d'une famille de réfugiés. Elles participèrent aux recherches entreprises pour trouver à cette famille un logement convenable, à lui trouver des vêtements et de la literie, pour inscrire les enfants à l'école et pour faire visiter la ville.

«Nous ne pouvions pas communiquer verbalement», dit Laurie, «mais nous pouvions sentir leur gratitude.»

Les jeunes filles du pieu de Riverside goûtèrent la douceur de servir. Et ce qui avait débuté comme projet de service s'était transformé en des relations aimantes et soucieuses d'aider entre amis.

Douze pieux de la vallée du lac Salé connurent ce genre de service plein de joie, avec de multiples variations, et présentèrent les résultats de leurs projets aux membres du bureau général des Jeunes Filles, anciennes et nouvelles, réunies pour fêter le 112^e anniversaire de l'organisation des Jeunes Filles. Ces projets passaient du travail avec des enfants handicapés à des soins apportés aux personnes âgées de la ville.

Les jeunes filles de la quatrième paroisse de Salt Lake East Millcreek comprirent leurs actes charitables dans une bonbonnière. Chaque semaine, elles mirent un bonbon dans le bocal pour

chaque service rendu dans la semaine. La bonbonnière se remplissait et les jeunes filles se souvenaient ainsi qu'il est doux de servir. Quand la bonbonnière fut pleine, les jeunes filles choisirent une famille spéciale et la lui offrirent en expliquant la signification du bocal rempli: chaque bonbon représentait un acte de charité.

Le pieu de Salt Lake Holladay participa à un projet pour jeunes handicapés. Voici ce que dit Suzanne Hardman de la onzième paroisse: «Nous avons participé à l'enseignement des classes des Jeunes Filles. Les jeunes handicapées étaient toujours très heureuses de nous voir. Elles sont si spéciales que vous avez envie de passer du temps avec elles.» Beaucoup de jeunes filles du pieu de Holladay ont poursuivi leur service envers les handicapés.

Les jeunes filles durent travailler individuellement avec les jeunes à la Primaire des enfants handicapés. «Nous aimons y aller», dit Carrie Nielson de la première paroisse, «parce que nous nous y sentons en sûreté et utiles. Vous en ressortez en pensant que c'est eux qui vous ont rendu service.»

Plusieurs pieux décidèrent de servir les personnes âgées de leur région. Dans le pieu de Salt Lake Holladay North, chaque classe de Jeunes Filles adopta une «grand-mère» ou un «grand-père» afin de l'aider pendant toute l'année. Les jeunes filles les aidèrent, chacune à son tour, à se déplacer et à faire le ménage. De plus, elles s'arrangèrent pour enregistrer l'histoire personnelle de ces personnes âgées. Elles transcrivirent les cassettes et tapèrent un exemplaire pour chaque grand-

parent ainsi que d'autres pour leurs enfants.

Les pieux d'Ogden (Utah), accomplirent un service qui non seulement réjouit les milliers de visiteurs de Temple Square, à Salt Lake City pendant Noël, mais encore donnèrent de la joie à de nombreux enfants en Israël. Les jeunes filles fabriquèrent des poupées de tissu vêtues de costumes folkloriques de pays du monde entier. Les poupées étaient fixées par de larges rubans rouges aux sapins de Noël dans les deux centres de visiteurs de Temple Square. Chaque jeune fille fit des recherches sur le pays que sa poupée devait représenter et essaya de donner au costume un air d'authenticité. Elle attachait ensuite un mot portant son nom et son adresse à la poupée.

Après Noël, les poupées furent apportées en Israël où elles furent distribuées à des orphelins arabes de Bethléhem. Une petite fille à lunettes du nom de Ikhllass reçut la première. Elle la tint serrée contre elle toute la journée, pendant ses jeux, les repas et son sommeil.

Donalyn Lewis, du pieu de Salt Lake Cannon, découvrit que servir lui donnait aussi un meilleur sentiment à son sujet. Après avoir travaillé dans un projet concernant les membres âgés de sa paroisse, Donalyn dit ceci: «Ils me donnent l'impression d'être spéciale.» Et Kara Nelsen découvrit que le service peut avoir un effet profond et durable. Voici ce qu'elle dit: «Pour aimer quelqu'un, il faut le connaître.»

Servir défie les lois des concessions mutuelles. C'est quelque chose de spécial qui donne au donateur ainsi qu'à la

personne qui reçoit. Les deux connaissent la douceur de servir. Cela satisfait ceux qui sont dans le besoin et ceux qui donnent. Vous aussi, connaissez la douceur de servir.

Que faites-vous pour servir autrui, vous et les jeunes de votre classe, du collège, du pieu ou du district? Nous aimerions publier les meilleures histoires de projets de service des jeunes du monde entier. Mais nous avons besoin de votre aide. Si votre groupe participe à un projet pour servir la ville, un hôpital, un orphelinat, une personne dans le besoin, etc., nous aimerions en entendre parler. Envoyez-nous l'histoire et de bonnes photos (de préférence en noir et blanc). N'oubliez pas d'y inclure beaucoup de détails, en particulier des citations qui exprimeront les sentiments et les réactions des personnes qui ont servi et de celles qui en ont bénéficié. Envoyez vos histoires au Service des Traductions, Boîte postale 78, F-77202 Marne la Vallée Cedex 02; avant le 30 juin 1983.

Les histoires devront être tapées à la machine. Au dos de chaque photo, vous collerez un morceau de papier portant le nom et l'adresse de la personne à qui il faut la renvoyer. (Écrivez à la machine ou en lettres d'imprimerie avec netteté.) Numérotez également les photos. Inscrivez ensuite sur une feuille séparée le numéro de chaque photo et un titre ou un texte pour expliquer ce qui se passe et pour identifier les participants; les noms devront être écrits en entier. (Attention: si vous écrivez au dos d'une photo au crayon ou au stylo, la pointe traversera et apparaîtra au recto de la photo.) □

Ne craignez

pas d'être

«à part»

par William Grant Bangerter
du Premier collège des soixante-dix

L'une des grandes pages des Écritures se trouve dans le premier livre de Pierre; il nous déclare à cet endroit l'espèce d'homme que nous devrions être. J'y pense particulièrement à propos des jeunes gens: «Vous, au contraire, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à la lumière» (1 Pierre 2:9).

Je ne sais si tous les jeunes comprennent ce qu'ils sont censés faire et être en tant que membres de l'Église de Jésus-Christ, mais nous sommes une race élue qui a été appelée du monde à la connaissance du rétablissement de l'Évangile pour vivre en accord avec les principes de Jésus-Christ. Nous devenons un sacerdoce royal si nous sommes bénis et scellés par les ordonnances de

l'Évangile aux autres peuples de la terre.

Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai sans mesure, je rendrai ton nom grand parmi toutes les nations, et tu seras une bénédiction pour ta postérité après toi, en ceci qu'elle portera, de ses mains, ce ministère et cette prêtrise à toutes les nations» (Abraham 2:9).

Ce sont les bénédictions que nous avons reçues qui font de nous une nation sainte. Nous pouvons les compter en commençant peu après notre naissance par le nom et la bénédiction qui nous furent donnés par un ancien. Ensuite vint la bénédiction d'être baptisé et confirmé membre de l'Église et, dans des délais raisonnables, nous reçûmes notre bénédiction patriarcale afin d'être guidés dans la vie. Les jeunes gens reçoivent la Prêtrise d'Aaron qui se complète par la Prêtrise de Melchisédek. Les femmes

reçoivent les bénédictions de la prêtrise dans leur foyer, dans leur paroisse, dans leur mariage et quand elles passent par le temple. Tous les membres de l'Église ont droit à des bénédictions spéciales données par leur père : bénédiction en cas de maladie à diverses autres occasions de la vie. Voilà ce qui fait de nous une nation sainte.

Le fait est que nous ne sommes pas tout à fait comme les autres peuples ; nous sommes un peuple acquis, et du fait de cette distinction, certains ont tendance à nous considérer comme « à part ».

J'ai eu de nombreuses expériences qui m'ont aidé à comprendre que le fait d'être considéré comme personne « à part » n'est pas si mauvais que cela. Je pense à mon temps de service dans l'armée de l'air pendant la Seconde Guerre mondiale. Je ne suis pas allé sur les fronts, mais ces quatre années de vie avec des hommes qui n'étaient pas membres de l'Église furent riches en expériences. Mes collègues d'alors n'étaient pour la plupart pas membres de l'Église. J'ai appris à piloter et je suis devenu instructeur, mais mes relations avec mes compagnons furent en général agréables. J'ai trouvé que les jeunes gens que j'ai rencontrés étaient en général bien élevés, et bien que nous chahutions et nous taquinions souvent pour nous divertir jamais on ne m'a tourné en ridicule parce que j'étais saint des derniers jours. En fait, j'ai vite compris que mes compagnons me respectaient, même s'ils ne vivaient pas de la même manière que moi.

Je fis mon service militaire après mon retour de mission. Mes compagnons savaient que j'avais été missionnaire, ce qui pour eux signifiait prêtre ou pasteur. Je me souviens d'une fois où j'étais

allongé dans ma tente sur un lit de camp à côté de celui d'un gars du Tennessee qui me regardait souvent d'un air interrogateur. Quand je lui demandais ce qui le gênait, il répondait toujours : « Je n'arrive pas à m'y faire. Pendant toute mon enfance, les pasteurs étaient des personnes que l'on respectait tellement que l'on osait tout juste leur adresser la parole, et voilà que maintenant, je me trouve en train de dormir à côté de l'un d'eux dans cette tente. »

Quand certains faisaient des choses que les saints des derniers jours désapprouvent, telles fumer, boire des boissons alcoolisées, jurer ou être immoral, il était bien évident qu'ils ne se souciaient pas une seconde de savoir ce que le Seigneur voulait qu'ils fissent. Mais quand venaient les difficultés, ils changeaient d'attitude. Je me rappelle que l'un d'entre eux qui n'était pas particulièrement impressionné par la vie d'un ancien missionnaire, devait accomplir un vol dit « éliminatoire » ; il savait que s'il échouait ce jour-là, il serait radié de la liste des pilotes de l'armée de l'air des États-Unis. Il vint me trouver, l'air très grave, et me dit calmement avec des larmes dans les yeux : « Bill, tu veux bien prier pour moi ? J'en ai besoin. »

Un jour qu'il donnait des explications à cinq d'entre nous dans la salle des consignes avant l'envol, l'instructeur alla au tableau pour expliquer une manœuvre. Comme il fumait, il me passa sa cigarette pour que je la tiensse pendant qu'il faisait la démonstration, et c'est ainsi que j'eus l'extrême « honneur » de tenir ma première cigarette. Quand il eut terminé au tableau, il reprit sa cigarette puis dit : « Monsieur Bangerter, vous m'excuserez de vous avoir passé ma cigarette. Vous ne fumez pas, n'est-ce pas ? »

— Non, mon adjudant.

- Vous ne buvez pas non plus, n'est-ce pas?
- Non, mon adjudant.
- Vous buvez du thé?
- Non, mon adjudant.
- Et du café?
- Non, mon adjudant.» Il se tourna

vers les autres élèves qui étaient ensemble et dit: «Et cela, messieurs, c'est la Parole de Sagesse. Nous nous porterions tous beaucoup mieux si nous suivions cette règle.» Vous comprendrez comme cela m'a fortifié.

Un autre jour, je pilotais en compagnie de mon commandant d'escadron. J'avais environ vingt-trois ans et lui quarante ans. C'était un homme distingué et poli. À la fin du vol, l'avion était au sol et nous roulions vers l'aire de stationnement quand un autre avion nous dépassa d'une manière que mon commandant d'escadron n'apprécia guère. Il lança un regard vers l'autre pilote et me dit d'une voix dégoûtée: «Mais où se croit-il, ce!» et la phrase fut ponctuée d'un juron. Nous immobilisâmes l'avion et coupâmes les gaz. En descendant, il se tourna vers moi et dit: «Monsieur Bangerter, je regrette d'avoir parlé comme je l'ai fait. J'ai oublié un instant que c'était vous qui pilotiez avec moi.»

Bien sûr, ces années m'ont fait prendre conscience qu'on me considérait comme à part. Certains ont dû me trouver bizarre. Mais ceux que je fréquentais exprimaient

souvent leur admiration pour ma façon de vivre. Je n'ai jamais senti la nécessité de rompre avec mes principes, de ne pas porter mon sous-vêtement du temple ni d'avoir à m'excuser d'être saint des derniers jours. Plus d'une fois, pendant les classes, mes collègues se sont réunis pour une fête d'adieux ou à l'occasion d'un autre événement spécial et ont organisé un repas avec, bien entendu, des alcools en abondance. Plusieurs d'entre eux venaient alors me trouver avant le repas pour me demander si je voulais bien avoir l'amabilité de les ramener parce qu'ils n'étaient pas sûrs de pouvoir rentrer sans risque à la fin de la fête.

Je dirai honnêtement qu'aucun non-membre n'a jamais tenté de me pousser à laisser tomber mes principes. Les seules personnes qui, à mon souvenir, aient essayé de me contraindre à abandonner mes principes ou qui se soient moquées d'eux étaient des membres de l'Église qui n'obéissaient pas à ses principes.

Je sais que c'est une bénédiction de défendre les principes de vérité et de justice. Les gens qui accordent de la valeur à leur personne et à leur réputation considéreront comme un honneur d'appartenir à la «race élue» et de se distinguer par leur noblesse. J'espère pouvoir toujours trouver des jeunes «à part». Ils appartiennent à cette espèce de gens d'une bonne trempe dont les fondements sont fermes. □

Sur la couverture:

Barbara B. Smith, au centre, en compagnie de ses conseillères Marian R. Boyer, à gauche, et Shirley W. Thomas, avec des déléguées de la Société de Secours du monde entier.
(Photo réalisée par Eldon K. Linschoten.)

Une conversation avec la présidence de la Société de Secours, (voir p. 18)



D'AMI
À
AMI



BARBARA B. SMITH présidente générale de la Société de Secours

par Joleen Meredith

«Ma mère me dit un jour que je pourrais avoir une fête d'anniversaire et que je pouvais inviter qui je voulais. Nous décidâmes que huit enfants suffiraient. Mais en arrivant à l'école, je regardai tous les enfants de ma classe et je ne pus décider qui je n'inviterais pas, aussi invitai-je tout le monde sans rien dire à maman. Il y eut quarante-quatre enfants à la fête au lieu de huit! Ma mère se mit à rire et fit cuire davantage de gâteaux. À la fin des jeux, elle put donner quelque chose à tous les enfants. Beaucoup de mères se seraient fâchées, mais pas la mienne.

Ma mère nous apprit la valeur du travail. Tous les samedis, nous avions des responsabilités et nous accomplissions toujours notre travail avant de sortir jouer. Nous frotions le plancher à la brosse, nous nettoyions, nous prenions la poussière et nous passions l'aspirateur parce que maman pensait que nous devions apprendre à faire tout cela pendant que nous étions jeunes. Elle transformait en jeu presque tout ce que nous faisons: nous faisons comme si la vaisselle à laver était un groupe de gens en train de se noyer qu'il fallait sauver. C'était amusant de vivre avec elle



car elle nous apprit à prendre plaisir à tout ce que nous faisons.»

Sœur Smith nous a raconté de bons souvenirs de sa mère et des autres membres de sa famille si intéressante. Son père était coiffeur. Et sa grand-mère avait été médecin et chirurgien en exercice; son deuxième mari fut l'un des cavaliers qui transportèrent le courrier à l'époque héroïque des diligences. Au début de sa vie, il fut capturé une fois par les Indiens.

«Je me rappelle être descendue chez ma grand-mère quand j'étais toute petite», se souvient sœur Smith. «Un jour, elle m'emmena avec mon frère alors qu'elle allait mettre un bébé au monde. Lorsque nous arrivâmes chez les gens, elle nous demanda de l'attendre dans la voiture. Nous y restâmes longtemps jusqu'au moment où les enfants de la maison vinrent nous chercher pour jouer avec eux. Nous sortîmes de la voiture et nous fîmes le tour de la maison en courant

pour arriver derrière où nous vîmes, à travers la vitre ensoleillée, ma grand-mère qui donnait un bain à un nouveau-né. Elle leva soudainement les yeux et vit à la fenêtre un tas de petits visages qui scrutaient à l'intérieur. Je me rappelle qu'elle rejeta la tête en arrière et se mit à rire! Elle ne se mit pas en colère contre nous parce que nous étions sortis de la voiture parce que je suppose qu'elle avait compris que nous nous étions impatientés en l'attendant.

Nous nous retrouvâmes à cinquante chez ma grand-mère pour manger, un jour d'Actions de grâce. Je me rappelle avoir pensé que c'était merveilleux de voir tous ces gens qui s'aimaient assis les uns à côté des autres. Et puis, pendant que notre grand-père priait, il y eut un sentiment de bonheur et de sécurité parce que nous faisons partie du cercle de famille. Je m'en souviens encore.»

Sœur Smith se souvient de prières ferventes pendant son enfance: «Le jour de mon baptême, ma mère se mit en retard en essayant de trouver une place où garer la voiture; elle m'envoya donc seule

dans le Tabernacle de Salt Lake. Les sœurs qui étaient là m'aidèrent à me préparer et j'allai m'asseoir dans le baptistère. Ma mère n'était toujours pas là. J'étais si nerveuse que j'avais du mal à rester assise. La seule chose qui me vint à l'esprit fut de prier mon Père céleste pour qu'il veille à ce que ma mère puisse venir me rejoindre rapidement. Elle entra pendant ma prière et je sus que j'avais reçu une réponse.

Je me souviens aussi d'une prière spéciale. Mon frère souffrait d'un abcès douloureux. Le médecin nous dit qu'il faudrait l'opérer. Nos instructeurs au foyer vinrent lui donner une bénédiction avec mon père. Le lendemain, le médecin vérifia à nouveau pour découvrir que l'abcès avait disparu.»

Voici ce que dit sœur Smith de certaines expériences de la Primaire et de l'École du Dimanche: «Un jour après avoir fait un discours de deux minutes et demie, je pensai m'en être bien tirée. Mais un frère me dit: «Vous m'avez déçu.» Je fus blessée et demandai: «Qu'ai-je oublié de faire?»



Il me répondit que je n'avais pas souri.

Je pense que cela me permit de comprendre qu'il faut sourire souvent si vous voulez que les gens se sentent à l'aise avec vous. J'ai maintenant appris à sourire sincèrement aux gens et cela a changé ma vie. Un sourire est un signe d'amitié. Mon Père céleste nous a dit qu'une des raisons pour lesquelles nous sommes ici, c'est pour avoir de la joie. Je pense que le sourire est un des moyens de réaliser ce but.»

Voici le message de sœur Smith aux enfants du monde entier: «Aimez vos parents, honorez-les et obéissez-leur. Priez souvent votre Père céleste et reconnaissez les erreurs que vous pouvez commettre. Demandez aux personnes qui vous aiment de vous aider pour pouvoir corriger vos erreurs. Soyez heureux et aidez les gens. Essayez de croître en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et vos amis.» □

TROPHY

par Betty Lou Mell

Ce matin-là, je fus éveillée par le claquement des sabots de Trophy sur les pavés poussiéreux sous ma fenêtre. Je sautai de ma couette pour courir jusqu'à la fenêtre et j'ouvris les volets en grand. À travers les plantes grimpantes, je vis Trophy qui secouait doucement la tête et attendait patiem-

ment pendant que Malcolm Greenaway livrait du lait devant notre porte et allait chez les Bridey en suivant la palissade.

«Bonjour, monsieur Greenaway», criai-je alors qu'il passait sous ma fenêtre.

«Bonjour, Jessica.» Il me fit un signe de la main et poursuivit son chemin.

En entendant ma voix, Trophy tour-

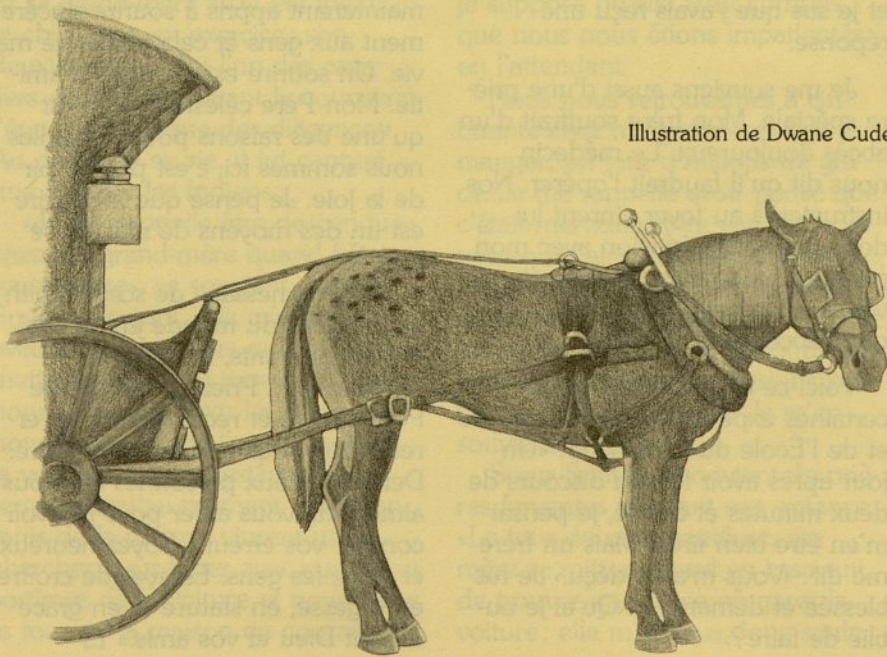


Illustration de Dwane Cude

na lentement la tête dans ma direction et me regarda du coin de l'œil, derrière ses œillères.

«Salut, mon vieux Trophy», murmurai-je.

Le cheval noir pommelé suivit son maître, la charrette faisant un roulement sourd derrière lui. Je me penchai à la fenêtre en écartant les grandes feuilles de la plante pour voir la charrette tourner au coin de la rue et prendre la rue de l'Église.

C'est vraiment beau un cheval, pensai-je. Je me laissai retomber sur mon lit et je fixai le baldaquin plissé au-dessus de ma tête. *Si seulement papa laissait ses filles monter à cheval, je serais beaucoup plus heureuse!* Mais mon père croyait fermement que les jeunes filles et les femmes devaient se promener en voiture, la jupe enveloppant soigneusement les chevilles. À contre-cœur, j'allai jusqu'à la cuvette pour m'éclabousser le visage et les poignets, j'enfilai mon jupon et ma robe par la tête et puis je descendis l'escalier en courant.

Après le petit déjeuner, mon père prit Steven par la main et se dirigea vers la porte. Et puis, sans se soucier de mes sentiments, il se tourna vers ma mère: «J'emmène Steven prendre sa leçon d'équitation», dit-il. «Nous reviendrons dans un moment.»

Une fois la porte refermée derrière eux, ma mère s'approcha de moi. «Je sais ce que tu ressens, Jessica», murmura-t-elle en m'arrangeant les tresses et le col. «Mais ton père pense que l'équitation n'est pas pour les dames.»

Ma gorge se noua. J'avalai ma salive et je demandai: «Veux-tu que je nettoie les marches, maman?»

J'avais douze ans et Steven, mon frère, en avait à peine neuf. Et pourtant il pouvait faire ce qui pour moi n'était qu'un rêve. C'était une injustice que je ne pouvais plus supporter! Agenouillée sur les marches de bois dur, je frottai la rampe jusqu'à la faire briller. Et puis je baissai la tête et lavai les escaliers, mêlant mes larmes à l'eau savonneuse.

Je ne pouvais bien sûr reprocher sa chance à Steven, mais quand il revint en souriant et couvert de l'odeur des chevaux et de l'écurie, j'eus envie de le gifler! Pour l'éviter, j'allai dans le grenier pour écouter les colombes sous l'avant-toit. Je vis ma mère qui remuait de la crème de pommes dans un chaudron de fer dans l'arrière-cour, mais ce jour-là, cela ne m'intéressait pas.

Je sortis du grenier en courant pour aller dans la prairie. Avant même de



m'en rendre compte, je me retrouvai devant l'écurie de Malcolm Greenaway.

Monsieur Greenaway m'appela : « Jessica ? Tu cherches quelqu'un ? »

« Non, monsieur. Je me demandais si je pourrais donner à manger à Trophy. » Il vint vers moi, les manches remontées jusqu'au coude et un chapeau de paille sur la tête.

« Mais bien sûr », dit-il en souriant. « J'allai justement rejoindre madame Greenaway dans le jardin. Fais comme chez toi. »

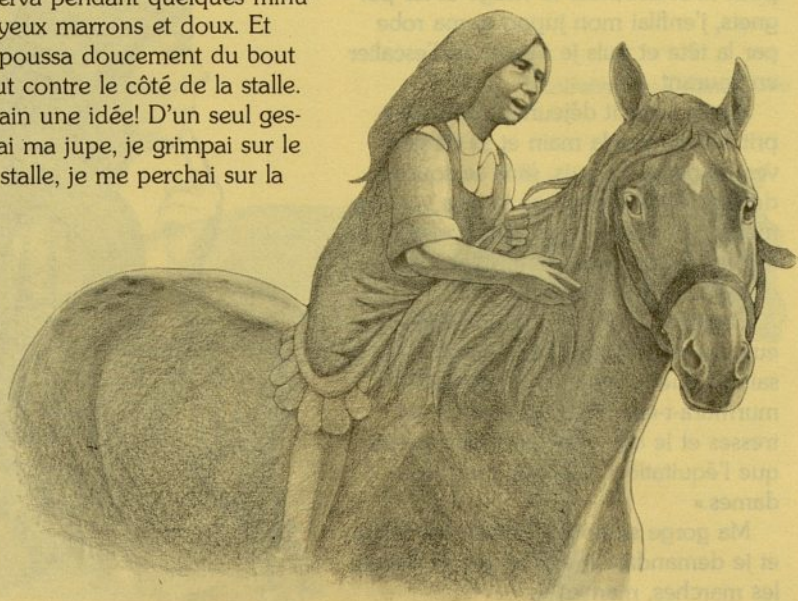
Je le regardai incliner son chapeau pour se protéger du soleil et prendre la direction du jardin. J'entrai dans l'écurie fraîche. Trophy secoua la tête par-dessus la porte et m'accueillit en s'ébrouant. Je lui tendis de l'avoine et je le regardai la grignoter dans ma main. Et puis, je ne sais pas ce qui m'y poussa, j'ouvris la porte de sa stallé et je m'approchai de Trophy.

Il m'observa pendant quelques minutes de ses yeux marrons et doux. Et puis il me poussa doucement du bout du nez, tout contre le côté de la stallé. J'eus soudain une idée ! D'un seul geste, je relevai ma jupe, je grimpai sur le côté de la stallé, je me perchai sur la

dernière planche et je claquai de la langue jusqu'à ce que Trophy se fut rapproché. Alors, les mains tremblantes, j'empoignai sa crinière et enjambai son dos. C'était haut et j'avais l'impression de toucher le ciel. Trophy me regarda par-dessus son épaule, ouvrit la porte de la stallé pendant que j'attrapais son licou et m'y retenais fermement. Trophy sortit lentement et lourdement sous le soleil en me portant sur son dos. Je tirai doucement sur le licou pour le diriger ici et là. Je savais monter !

C'était bien sûr obstiné et fourbe, mais j'allais à l'écurie chaque fois que je le pouvais. Et si monsieur et madame Greenaway n'étaient pas là, je montais Trophy et le sortais dans la cour pour lui faire faire des cercles.

Deux semaines plus tard environ, alors que Steven n'était pas là, car il ramassait des fruits sauvages, et que



ma mère et moi nous faisons des confitures, nous entendîmes un cri forcené. Ma mère sortit en courant, s'esuyant les mains à son tablier et je la suivis. En passant à toute allure la porte du grenier, nous vîmes mon père étalé par terre, la jambe repliée sous lui. Ma mère posa la tête de papa sur ses genoux.

«Oh, je t'en prie, Margaret», gémit-il. «Va vite chercher le docteur.» Ma mère se prit la gorge d'une main tremblante. «Je ne peux pas te quitter», dit-elle. «Jessica, je t'en prie, va chercher de l'aide.»

Je sortis en courant et appelai dans toutes les directions, mais il n'y avait personne dans les jardins. Et sans y penser, je courus jusqu'à l'écurie des Greenaway. Je frappai à leur porte frénétiquement. Elle était ouverte et pourtant personne ne répondit. Immédiatement, je courus jusqu'à l'écurie et montai Trophy. Je me penchai en avant, saisis le licou et le pressai vers chez le docteur Kroller.

Quelques minutes plus tard, Trophy était couvert d'écume et s'ébrouait alors que je glissais de son dos et que je frappais violemment à la porte du docteur. Toute essoufflée, j'expliquai l'accident et je regardai le buggy du docteur Kroller partir à toute vitesse vers notre maison.

Monsieur Greenaway sortit de chez lui lorsqu'un peu plus tard, je ramenai Trophy à sa stallé. «Mademoiselle», me dit-il sévèrement. «Ton père te tannerait le cuir s'il savait que tu es sortie avec mon cheval!»

«S'il vous plaît, monsieur Greenaway... je suis allée chercher le médecin. Mon père a eu un accident dans le grenier», dis-je en bégayant.

«Je suis désolé, mon enfant», me répondit vite monsieur Greenaway. «Viens, nous allons voir si tout va bien.»

Une fois le docteur parti et mon père installé au lit, je frappai doucement à sa porte.

«Entre!» me répondit-il.

J'entrai sur la pointe des pieds dans sa chambre où pénétrait la douce brise de l'après-midi par la fenêtre ouverte. «Je t'ai trompé», dis-je doucement.

Il me regarda avec sévérité et puis tapota le lit à côté de lui. «Je suis heureux que tu sois venue, Jessica. J'ai quelque chose à te dire.» Il ouvrit les bras et je m'y glissai, cachant la tête contre son épaule. «Je sais que tu es allée chercher le docteur sur Trophy, Jessica. Veux-tu me pardonner?»

Je relevai la tête et je le regardai droit dans les yeux. «Te pardonner, papa?»

«Pardonne-moi de m'être entêté.» Il me berçait doucement dans ses bras et me parlait calmement, la bouche contre mes cheveux. «Jessica, nous allons avoir un cheval. Il aurait dû être pour Steven et le buggy. Mais je me rends maintenant compte à quel point j'ai été injuste. Ce sera aussi ton cheval, au même titre que Steven. Et quand ta mère commandera des vêtements, tu feuilletteras le catalogue pour choisir une paire de...»

«De pantalons de cheval?» demandai-je avec espoir.

«Oui. Des pantalons de cheval», dit-il avec un grand sourire.

Mon père est un homme sévère, cultivé et juste; il nous a toujours enseigné à ne pas mentir. Je sais qu'il m'entendit lui dire que je l'avais trompé mais il n'en reparla jamais, et je sais qu'il me pardonna. □



Reflets imparfaits

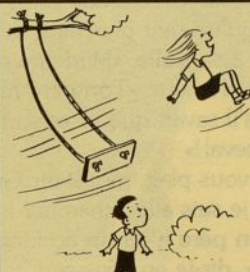
Examinez les objets du miroir encadré qui ont l'air d'avoir un défaut. Trouvez les erreurs.



par Roberta L. Fairall



Croyez-vous qu'ils peuvent
nous trouver aussi drôles
qu'ils nous amusent ?



Merveilleux! On dirait qu'on
flotte dans l'air.

